

Bécassine pendant la guerre

Caumery

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

BÉCASSINE
PENDANT LA GUERRE

Vers le milieu de juillet 1914, M la marquise de Grand-Air s'installa dans la propriété qu'elle possède aux environs de Dieppe. Sa petite-fille Yvonne et son neveu Bertrand l'accompagnaient.

Bécassine, qui avait eu un congé, rejoignit sa maîtresse le matin du samedi 1 août. Elle la trouva fatiguée et soucieuse : « C'est-y des fois que Madame aurait des ennuis ? demanda-t-elle. — Pas des ennuis, Bécassine, de graves inquiétudes. Il faudrait ne pas être Française pour ne pas se sentir inquiète en ce moment. »

Bécassine, qui n'a pas lu les journaux, reste abasourdie. Elle se cherche des motifs d'inquiétude et ne s'en trouve pas. Pourtant, elle est Française, bien Française.

Elle va demander l'explication du mystère à l'office où sont réunis la cuisinière Marie, le jardinier Firmin et le jeune Zidore, son préféré, son confident. Eux aussi sont mornes et sombres

« Dis-moi, Zidore, pourquoi qu'y faut être inquiète en ce moment quand on est Française ? — Parce qu'y va peut-être y avoir la guerre, Mam'zelle Bécassine. — La guerre ! Avec qui ? — Avec tous les Boches de la Bochie ! — Ah ! » fait Bécassine.

Elle croit devoir prendre la figure de quelqu'un qui a compris, et elle n'a rien compris du tout. La guerre, elle ne sait pas au juste

en quoi cela consiste ; les Boches et la Bochie, elle n'en a jamais entendu parler. Mais elle se ferait hacher plutôt que d'avouer son ignorance.

Vite, elle monte dans la chambre d'Yvonne, se rappelant qu'il y a sur la table un atlas. Elle regarde longuement les cartes, la table alphabétique ; pas de Boches, pas de Bochie. Pourtant M Yvonne lui a dit que tous les peuples du monde ont leur nom marqué là dedans. Alors sa figure s'illumine, et elle se précipite au salon.

2

Maîtres et domestiques y sont assemblés, très émus. « C'est la guerre, dit Bertrand, qui revient du village. La mobilisation est affichée. Je pars demain. — Moi, j'vas m'engager, » crie Zidore. M de Grand-Air pleure doucement. Son chagrin navre Bécassine ; mais elle va le calmer.

Elle s'approche de sa maîtresse, et lui parlant à l'oreille : « Faut pas que Madame se fasse du mauvais sang comme ça. Possible qu'y aura la guerre, mais comme c'est avec des gens qui n'existent pas, ça ne présente guère de risques. »

L'excellente M de Grand-Air, pour lui laisser passer une nuit paisible, n'a pas détrompé tout de suite Bécassine ; le lendemain seulement, elle lui a révélé que la Bochie c'est l'Allemagne, que la guerre sera terrible. Et Bécassine fond en larmes.

Mais Bertrand et Zidore entreprennent de la consoler. « Vous faites pas de bile, Mam'zelle Bécassine. — On les aura, les

Boches. — Ben sûr qu'on les aura, avec des z'héros comme vous, » affirme Bécassine, souriant à travers ses larmes.

« Et puis, reprend Bertrand, si je tombe sur le front, je te fais mon héritière. » Bécassine rit tout à fait : « Ça, M'sieur Bertrand, vous le dites pour vous gausser de moi. C'est pas un grand beau jeune homme qui va tomber sur le front. — Ça peut m'arriver comme aux autres. »

Bécassine est sortie brusquement. Elle reparaît, après quelques minutes. « Prenez ça, M'sieur Bertrand. C'est le bourrelet qu'on me mettait quand j'étais gamine, parce que j'étais sujette à choir. Il est un peu petit pour vous ; tout de même ça vous protégera le front. »

Bertrand a expliqué à Bécassine que le front, c'est la ligne de feu, et les risques qu'on y court. Comment détourner de son jeune maître le danger qui le menace ? Les yeux de Bécassine tombent sur le portrait d'Enguerrand de Grand-Air, contemporain de François I.

Elle se précipite à l'office « Qu'est-ce que tu cherches, Bécassine ? » demande la cuisinière. Bécassine sort de l'armoire une tête rouge et ébouriffée. « Je cherche la bouteille de faineuf pour des nettoyages. » Puis, ayant trouvé l'objet convoité, elle disparaît.

3

La cuisinière se met à écosser ses pois. Zidore entre en coup de vent. « Où est Bécassine ? demande-t-il. Madame la cherche par-

tout. — Elle doit être en train de faire les cuivres du salon : elle a pris le flacon de faineuf. »

Bientôt, chaque fenêtre du château se meuble d'une tête. La marquise, Yvonne, Marie appellent Bécassine, qui reste introuvable.

L'heure du départ approche. Tout le monde est réuni dans le jardin. Bertrand passe des bras de sa tante dans ceux de sa cousine, serre la main aux domestiques. Chacun est ému. À ce moment, un bruit étrange, venant du vestibule, attire l'attention générale.

Bécassine apparaît, coiffée d'un casque, une rapière pendue au côté, une cotte de mailles sous le bras, et traînant les pièces disjointes de l'armure d'Enguerrand de Grand-Air qu'elle a consciencieusement fourbies pendant trois heures au grenier

Malgré la gravité de l'heure, c'est un fou rire général. « Eh bien, quoi ? dit Bécassine froissée. C'est pour préserver M. Bertrand ! » On a beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce genre d'équipement ne se porte plus.

« J'avais autre chose encore pour le préserver, dit-elle, mais je n'ose pas, à présent qu'on s'est moqué de moi ! — Montre toujours. — C'est une petite médaille bénite. — Donne-la vite, Bécassine. » Et Bertrand l'embrasse sur les deux joues…

… tandis que la Marquise, très émue, murmure : « Cette Bécassine !… pas de cervelle, mais tant de cœur ! »

4

Comme Zidore doit rejoindre son régiment à la fin du mois, M de Grand-Air le dispense à peu près de tout service. Il profite de sa liberté pour lire des quantités de journaux dont il communique à Bécassine les nouvelles sensationnelles, en les commentant à sa façon.

Les histoires d'espions, surtout, le passionnent. « C'te sale vermine d'espions boches, dit-il un jour, ça se faufile dans tous les coins. Y en a partout, Mam'zelle Bécassine, p't-être ben ici même ».

« Ma Doué ! » fait Bécassine affolée. Et la voilà qui regarde sous les meubles, explore les coins sombres, scrute les armoires et jusqu'à la huche à pain.

« Zidore te raconte des bêtises dit en haussant les épaules le jardinier Firmin. Qu'est-ce que des espions feraient ici ? Perds donc pas ton temps à en chercher, et va à ton travail, comme je vas au mien. » Zidore, plein de respect pour Firmin, qui s'est bravement battu en 70, n'ose répliquer…

Mais il revient à la charge après la sortie du jardinier. « Que si, Mam'zelle, qu'y en a partout, des espions. Et c'est pas commode de les découvrir, tant ça ressemble à des personnes naturelles. Ainsi, une supposition : vous rencontrez un homme qui brûle des herbes ou des tas de feuilles. Quoi que vous pensez que c'est ?

— J'sais pas, Zidore. — Eh bien ! c'est un espion qui fait des signaux à un autre espion boche caché dans le pays. — Et ça peut avoir des conséquences ? — Des conséquences straordinaires, calamiteuses et catastrophales ! » affirme Zidore avec solennité.

Cette conversation a produit une grande impression sur Bécassine. Elle la rumine l'après-midi, en se promenant dans le parc. Soudain, une odeur âcre et une fumée épaisse qui viennent du potager la tirent de sa méditation : « Allons voir, se dit-elle ; des fois que ça serait un espion en train de faire un signal !... »

5

Prudemment, elle s'avance, en se dissimulant derrière des buissons... Un grand feu de feuilles et d'herbes... un homme qui attise le brasier... Plus de doute, c'est bien un signal, c'est bien un espion. L'homme, qu'elle ne voyait que de dos, se retourne, et Bécassine reconnaît Firmin.

« C'est-y Dieu possible, murmure-t-elle. Un homme qu'a été soldat et décoré et qui fait ce vilain métier ! » Elle est indignée mais plus pressée encore d'éteindre le signal. Rendue ingénieuse par la nécessité, elle quitte son abri, et, parlant d'une voix que l'émotion fait trembler :

« M'sieur Firmin, faut cueillir des pêches et aller les porter au château... Tout de suite qu'a dit M la marquise. — J'vois pas pourquoi c'est pressé, ronchonne Firmin. Enfin, on y va tout de même ! »

Il n'a pas plutôt disparu que Bécassine se précipite sur le tuyau d'arrosage, ouvre le robinet, reçoit une douche en pleine figure...

... et sans se préoccuper de cet accident se met en devoir de noyer copieusement le tas de feuilles. — Pendant ce temps, Fir-

min entrait au salon…

… et présentait à M de Grand-Air un plateau chargé de pêches. « Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ces fruits, Firmin ? — J'sais pas, moi… Madame Marquise me les a fait demander par Bécassine. — Pas du tout, c'est une erreur.

Déjà surpris par cet incident, Firmin fronce les sourcils en trouvant au potager ses feuilles nageant dans une mare : « Tiens, tiens, se dit-il, est-ce que Bécassine voudrait me jouer des tours ?… »

Au même moment, Bécassine racontait son extraordinaire découverte à Zidore. « C'est grave, lui dit celui-ci en cachant son envie de rire. Surveillez-le bien, Mam'zelle. Des fois qu'il ferait encore des signaux ! — On aura l'œil ! » promet Bécassine, persuadée qu'elle est en train de sauver la patrie en danger.

6

Pressée de reprendre la surveillance de Firmin, Bécassine sert le dîner avec une rapidité déconcertante. « Pourquoi ne repassez-vous pas les plats ? lui demande sa maîtresse. — Ça vaut mieux, Madame, ça vaut mieux : c'est très mauvais pour la santé de manger beaucoup le soir. »

Quand on est à l'entremets, elle pose le plat sur la table : « Madame m'excusera. Faut que j'aille à ma tâche… Quéque chose de très grave, que je peux pas dire… Je me couperais la langue plutôt que de le dire. — La guerre achève de lui détraquer le cerveau », murmure M de Grand-Air.

En trois bonds, Bécassine est devant la petite maison qu'habite Firmin. Dans la nuit qui tombe, la fenêtre s'éclaire d'une lumière jaune. Bécassine croit se rappeler que, les jours précédents, le jardinier coiffait sa lampe d'un abat-jour vert. Alors cette lumière jaune, c'est encore un signal !

Pour voir ce qui se passe à l'intérieur, elle grimpe sur le banc. Sa jupe accroche un râteau qui tombe avec fracas. Au bruit, Firmin ouvre la fenêtre et se trouve nez à nez avec Bécassine…

… qui se hâte de s'enfuir. « Ah mais ! elle commence à m'ennuyer », grogne-t-il.

Zidore rôdait par là, curieux de savoir ce que devenait l'affaire d'espionnage. « Quelle chance de te rencontrer, Zidore ! Dis-moi, quand un espion fait un signal avec de la lumière, et qu'on peut pas l'éteindre, quoi qu'il faut faire ? — Faut allumer d'autres lumières bien brillantes, Mam'zelle Bécassine. Ça fait de l'embrouille pour les Boches. — Bon, j'y vas. »

Toujours courant, Bécassine gagne les combles du château. Aux fenêtres, elle suspend de gros lampions orange, vestiges de la fête du pays, les allume, et, persuadée d'avoir ainsi déjoué de dangereuses menées, elle redescend sans bruit dans sa chambre

Mais ses nerfs surexcités l'empêchent de dormir. « C'est pas une existence, pense-t-elle : j'vas m'périr la santé avec des émotions pareilles ! Faut qu'j'invente quelque chose pour empêcher Firmin de continuer ses manigances. » Puis soudain, avec un geste inspiré : « J'ai trouvé ! »

7

Huit heures du matin ; Firmin doit être au potager ; c'est pour Bécassine le moment d'exécuter son projet. Elle entre avec précaution dans la maison du jardinier, saisit la lampe, vide le pétrole, commence à le remplacer par de l'eau. Ainsi, il n'y aura plus de signal possible.

« Ah ! je t'y prends, petite misérable ! » C'est la grosse voix de Firmin qui retentit à ses oreilles. « J'en ai assez de tes farces ! vocifère-t-il. On va aller s'expliquer devant Madame. — Allons-y, réplique Bécassine, très digne. J'aurais voulu vous éviter c'te honte, mais si vous y tenez !... »

Mde Grand-Air, en négligé du matin, donnait des ordres à la cuisinière quand elle vit entrer ce groupe tumultueux. « Madame, criait Firmin, Bécassine n'arrête pas de me faire des mauvais tours. Faut qu'elle ait un cœur de Boche, pour mécaniser ainsi un vieux soldat. — Boche vous-même, s'pèce d'espion, » ripostait Bécassine, rouge d'indignation.

On eut grand peine à les séparer. Alors, Zidore s'avança, et, penaud, fit sa confession. « Je me suis amusé à faire croire à Bécassine que Firmin faisait des signaux lumineux à des Boches. Alors, elle a essayé de l'empêcher... Faut m'excuser, M'sieu Firmin, et vous aussi, Mam'zelle Bécassine. Je ne pensais pas que la plaisanterie irait si loin. »

Mde Grand-Air a un peu grondé Zidore, pas trop fort, car elle est l'indulgence faite femme. Firmin a pardonné tout de suite au coupable, il a même déclaré que « c'était très farce ». Mais Bécas-

sine s'est montrée moins clémente : « Toute ma vie je t'en voudrais de m'avoir fait manquer de respect à un brave décoré. »

Et comme, le lendemain, Zidore cherchait à rentrer en grâce en lui racontant les nouvelles, Bécassine l'a interrompu d'une voix glaciale : « Laisse-moi tranquille, n'est-ce pas. Toi et tes journaux, c'est tout pareil : vous racontez tout le temps des menteries ! »

8

Bécassine n'a pas tardé à redevenir amie intime avec Zidore. « Mamz'elle, lui dit celui-ci, un matin de la fin du mois d'août, j'crois bien qu'on va quitter d'ici, vu que les nouvelles sont mauvaises. Les gens du village disent qu'y a des uhlans dans les environs.

— Ma Doué ! fait Bécassine affolée, paraît que ces sauvages-là, c'est méchant comme des croquemitaines. » M de Grand-Air entreprend de la rassurer : les Allemands ne viendront ni à Dieppe ni à Paris ; cependant à cause de sa nièce Yvonne, il est plus prudent de partir.

« Pour sûr ! approuve Bécassine en embrassant la fillette ; nous autres, on ne craint rien ; mais ça fait tourner les sangs de penser que ce petit trognon là pourrait se rencontrer avec les sauvages. — Eh bien ! Bécassine, préparez les malles, mettez la maison en ordre ; nous prendrons le train demain… »

Sur les prières d'Yvonne, à qui elle ne sait rien refuser, Bécassine a fait dans les malles une large place aux poupées et à leurs

robes. En conséquence, le reste des affaires à emporter a été tassé et foulé sans ménagement.

Puis, aidée des autres domestiques, elle a décroché et plié les rideaux, roulé les tapis, répandu abondamment le poivre et le camphre. Vers quatre heures, tout est en ordre, et elle congédie ses aides. « Le reste, ça me regarde ! » dit-elle quand elle se trouve seule.

Car Bécassine a résolu de prendre quelques ingénieuses précautions pour empêcher les Boches de tout piller, si par malheur ils viennent jusqu'au château. D'abord, sur un carton blanc, elle trace des lettres hautes d'une main.

Puis elle descend à la cave, et installe sur les casiers son écriteau sur lequel on lit : « Tou le vin et empoisonai. » Voilà qui décidera ces ivrognes à respecter les bouteilles.

Derrière le château il y a une petite pièce d'eau, très vive en poissons. Ces Boches de malheur ne se feraient pas faute de jeter des coups d'épervier et de tout manger. Bécassine va y mettre ordre. Elle lève la bonde. Bientôt l'eau s'est écoulée, il n'en reste qu'une toute petite mare…

9

… où grouillent perches, carpes et gardons. Descendant dans la vase, Bécassine ramasse les poissons à grands coups d'épuisette, les entasse dans des paniers, puis les dispose en bel ordre dans une fosse qu'elle a creusée. De l'herbe fraîche par-dessus, comme à la poissonnerie de Dieppe, de la terre bien tassée…

Ainsi, les Boches ne soupçonneront pas leur présence… et Madame les retrouvera quand elle reviendra au château, l'année suivante.

En rentrant, Bécassine passe près du puits, et une nouvelle idée lui vient, si diabolique qu'elle sent un frisson à travers tout le corps.

Elle hésite, puis se décide. « Tant pis pour eux, murmure-t-elle, ils sont trop méchants. Faut les punir. » Quelques minutes après, il y a sur le puits une pancarte disant : Un traisor et cachai ô fond.

Et Bécassine voit déjà nos ennemis, mus par leur cupidité, piquant une tête dans le puits, et faisant de vains efforts pour en sortir.

Après avoir servi le dîner, Bécassine s'aperçoit qu'elle a oublié le plus important : les jolis bibelots enfermés dans les vitrines du salon, Comment empêcher les Boches d'entrer dans le salon ? Son cerveau surmené ne lui fournit aucune idée.

Heureusement Zidore va l'aider. Elle lui expose les précautions prises et la difficulté qui l'arrête « C'que vous êtes maligne, Mam'zelle ! s'exclame-t-il en simulant l'admiration… Pour le salon, j'ai votre affaire…

… mais faut m'aider, j'peux pas faire tout seul. » Un quart d'heure après, l'écriteau que vous voyez défend la porte du salon. Non sans peine, Zidore et Bécassine l'ont descellé du mur sur lequel il s'étalait. « Ouf, ça y est, dit la brave fille en jetant un regard satisfait autour d'elle. Allons dormir. »

Au moment où elle passe devant sa chambre, M de Grand-Air ouvre la porte : « Pas encore couchée, Bécassine ? — J'finissais quèques arrangements, Madame. » Puis clignant malicieusement l'œil : « Maintenant, les Boches peuvent venir. Ce qu'ils seront attrapés ! »

10

C'est le matin du départ. Firmin, qui a brouetté les malles à la station, revient annoncer que le train ne prendra pas de bagages. « Allons nous entendre avec le chef de gare, dit M de Grand-Air. Viens, Yvonne ; Zidore et Firmin porteront nos sacs.

« Vous, Bécassine, ajoute-t-elle, jetez un dernier coup d'œil dans toutes les pièces, fermez-les bien. Ah !... si vous voyez quelque chose de précieux que j'aie oublié, apportez-le moi. — Voui, Madame. »

Bécassine s'attache aux choses comme aux personnes : elle voudrait tout emporter. Ne pouvant le faire, peut-être va-t-elle décider de ne rien prendre quand elle tombe en arrêt devant une paire de grandes potiches.

Elles ont été rapportées de Chine à M de Grand-Air par son oncle l'amiral. Bécassine était toute petite. Elle se rappelle que Madame a dit : « Venant de vous, mon cher oncle, ces beaux vases me seront doublement précieux. »

— C'est guère maniable, ces cruches murmure Bécassine ; tous ces bonhommes qu'y a peints dessus, je trouve pas ça joli ; tout

de même, faut les prendre, puisque c'est doublement précieux. » La voilà partie, une potiche dans chaque bras.

Devant la remise, des miaulements l'arrêtent. Quatre petits chats tendent vers elle un museau suppliant. Leur mère les a abandonnés, et Bécassine pense avec angoisse qu'il ne va plus y avoir personne pour s'occuper d'eux…

« Y mourront de faim, les pauvres mignons, j'peux pas permettre ça, ça serait cruel, pire qu'un Boche. Tant pis, j'les emporte dans mes cruches. » Les chatons y sont plongés.

Bécassine ferme l'orifice avec un journal ; puis elle prend à grande allure le chemin de la gare.

11

Quand elle y arrive, le train est signalé. Il n'y en aura pas d'autre avant huit jours : foule compacte, employés affolés. « Enfin, vous voilà ! » lui crie M de Grand-Air : puis, remarquant son étrange bagage :

« Quelle idée, ma pauvre fille, de vous être encombrée ainsi ! Nous aurons déjà bien du mal à nous caser nous-mêmes. » Heureusement, le chef de gare, complaisant, offre de garder les vases jusqu'au retour de leur propriétaire.

Le train entre en gare. Non sans peine, M de Grand-Air et Yvonne s'installent dans un compartiment. Zidore et Bécassine doivent rester debout dans le couloir… On part après un court arrêt.

« Ouf ! ça va être bon de se reposer, dit Bécassine ; j'ons eu chaud ave mes potiches et mes chats. » Brusquement, ces mots lui rappellent qu'elle a oublié les pauvres bêtes dans le vase ; ils y mourront si elle ne va les délivrer.

« Zidore, crie-t-elle, faut empêcher un grand malheur… Arrête le train ! » Machinalement, Zidore tire la sonnette d'alarme : sans doute ne fonctionne-t-elle pas, car le train roule de plus en plus vite…

Et soudain, les voyageurs poussent un cri d'épouvante. Bécassine a ouvert la portière, a sauté, entraînant dans sa chute Zidore qui cherche à la retenir.

« Les malheureux ! murmure M de Grand-Air au comble de l'épouvante, je ne les reverrai pas vivants ! »

12

Le soldat Rendouillard, réserviste territorial préposé à la garde des voies et communications, attendait avec impatience le passage du train qui devait marquer la fin de sa faction.

« Le voilà, ce train, dit-il ; ne nous affolons pas. » Mais juste à ce moment il fut tout à fait affolé en voyant une portière s'ouvrir, deux corps s'élancer dans l'espace. Il sentit un choc violent et tomba.

Quelques minutes après, Rendouillard reprend ses esprits. « Ne nous affolons pas, dit-il, je ne suis pas mort. » Il jette un coup d'œil autour de lui : « Ah ! voilà les deux individus qui

m'ont attaqué. Ça doit être des Boches. Ils reviennent à eux… Attention !…

Péniblement, Bécassine et Zidore se lèvent. Rendouillard a bondi sur son fusil, et crie d'une voix terrible : « Ne nous affolons pas ! Levez les mains, les Boches, ou je tire. — Tirez pas, Monsieur, supplie Bécassine épouvantée, on n'est pas des Boches. — On va voir : expliquez-vous.

Explication confuse. Bécassine parle de jeunes chats ; Zidore gémit qu'il va être porté déserteur s'il ne rejoint pas son régiment à Paris. Rendouillard n'y comprend rien, sauf qu'il a affaire à de braves gens inoffensifs.

Cependant, il y a eu infraction au règlement, atteinte à la personne d'un militaire ; il faut aller rendre compte à la gare, où le capitaine doit se trouver à cette heure : « En avant, marche… Ne nous affolons pas ! » Tout en marchant, on cause, et bientôt fort amicalement.

Rendouillard, homme jovial, s'amuse à mystifier Bécassine : « Vous avez failli m'écraser, lui dit-il ; un peu plus j'étais obligé de demander par T. S. F. un C. A. à la D. S. pour un G. V. C. écrabouillé. — Quoi qu'ça veut dire, M'sieu le militaire, c'que vous racontez-là ?

13

« Chut ! fait Rendouillard… Taisons nous ! Méfions-nous. Les oreilles ennemies nous écoutent ! — Où qu'elles sont, M'sieu, les

oreilles ennemies ? — Il n'y en a pas, concède le territorial. Alors, jeune Bécassine

« ... je vais vous révéler un grand secret : dans le militaire, on ne dit que les premières lettres des mots : T. S. F., télégraphie sans fil ; C. A., camion-ambulance ; D. S., direction des services ; G. V. C., garde-voies et communications... C'est très important pour dérouter les espions. — J'oublierons pas », affirme Bécassine.

On arrivait à la gare. Mis au courant, le capitaine interroge Bécassine : « Comment vous appelez-vous ? Que faites-vous ? » Bécassine jette un coup d'œil d'intelligence à Rendouillard, et, prenant un air fin, répond : — « M'sieu, j'suis B. B. C. M. G. A.

« Vous dites ? — J'suis B. B. C. M. G. A. » ; puis, imitant le geste et l'intonation qu'avaient eus Rendouillard : « Chut ! Ajoute-t-elle : Taisons-nous ; méfions-nous. »

Le capitaine, croyant à une mauvaise plaisanterie, allait se fâcher. Mais le territorial et Zidore, non sans une forte envie de rire, expliquèrent l'incident et donnèrent la traduction : Bécassine, bonne chez M de Grand-Air.

Àce moment, le chef de gare entra. « Voilà pour les prisonniers, dit-il. M de Grand-Air télégraphie : Si Bécassine et Zidore vivants, leur dire aller chez M. Proey-Minans. Les conduira Paris en auto. — « C'est tout près, dit l'officier : allez-y, vous êtes libres. »

Bécassine voulut reprendre ses chats. Hélas, à force de se débattre, ils avaient renversé les potiches qui s'étaient brisées, et ils avaient pris la fuite ; on ne put les retrouver.

« Dire, se lamentait-elle, que j'ai failli me casser la tête pour eux. — Ne nous affolons pas, conclut Rendouillard ; vous ne l'avez pas cassée, fêlée tout au plus… et peut-être qu'elle l'était déjà. »

14

M. Proey-Minans, chez qui Bécassine et Zidore se rendirent en quittant la gare, est passionné pour la phrénologie, qui est l'étude des caractères d'après les bosses du crâne. Quand nos deux voyageurs entrèrent dans son bureau, ils le virent occupé à écrire tout en consultant fréquemment une tête de plâtre sur laquelle étaient tracés des carrés et de nombreuses inscriptions.

« Bécassine et Zidore, sans doute… dit le savant sans lever les yeux. Je sais ce qui vous amène. Un télégramme de votre excellente maîtresse me l'a appris. Asseyez vous, mes enfants. » Intimidés, ils s'assirent sur le bord de deux chaises.

Après quelques minutes, M. Proey-Minans posa sa plume et reprit : « Bécassine, j'ai entendu parler de vous ; je désire vous bien voir. Approchez-vous. Plus près, mon enfant, car je suis fort myope. » Bécassine s'approcha jusqu'à presque toucher de son visage le nez de M. Proey-Minans.

« Belle tête, dit celui-ci en assujettissant sur son nez un second binocle. Tête curieuse, expressive, originale, intéressante. » Flattée, Bécassine fit son plus gracieux sourire. « J'aimerais à palper ce crâne, continua le phrénologue.

« Verriez-vous, mon enfant, un inconvénient à ce que je vous palpasse le crâne ? — M'sieu peut bien palpasser tant que ça y dira. — Veuillez donc retirer votre coiffe. » Bécassine s'exécuta.

Alors M. Proey-Minans promena lentement ses doigts sur la boule qui sert de tête à Bécassine. « Parfait ! murmurait-il : voici la bonté, le dévouement, la simplicité d'esprit… Quel document pour l'ouvrage que je prépare ! » Soudain, il dit : « C'est étrange… Je sens là…

« … la bosse de la férocité. Seriez-vous féroce, mon enfant ? » Confuse, Bécassine avoua qu'elle était parfois féroce… Ainsi, pas plus tard que ce matin…

15

… elle avait écrasé une puce. « Mais faut dire, M'sieu, qu'elle avait commencé : elle m'avait ostinée toute la nuit. — En ce cas, affirma le savant, ça n'est pas de la férocité, c'est de la légitime défense… Pourtant la bosse est là. Je la sens ».

Bécassine porta la main à l'endroit que touchait le savant, fourragea un instant dans ses cheveux, puis dit avec simplicité :

« C'est pas une bosse, M'sieu ; c'est un bigoudis que j'ons oublié de retirer. » La figure du savant s'éclaira : un moment il avait craint que ce détail du crâne de Bécassine renversât toutes ses théories.

Il annonça à Zidore qu'il lui palperait le crâne après le dîner, puis leur enjoignit de s'occuper du départ qui aurait lieu le lende-

main matin. « Entendez-vous avec mon domestique ; il doit être au jardin ; je l'appelle Vieux-Serviteur…

… parce qu'il est à mon service depuis plus de vingt ans ; et j'ai si peu de mémoire que j'oublie constamment son vrai nom. » Bécassine ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin et appela Vieux-Serviteur, doucement d'abord…

… puis à plein gosier.

Au bout de quelques instants, elle vit descendre d'un pommier un petit bonhomme à figure d'enfant joufflu, vêtu d'une livrée deux fois trop grande pour lui.

Le petit bonhomme la salua avec beaucoup de correction, et dit : « Excusez-moi de vous avoir fait attendre, Mademoiselle, je cueillais des fruits… Vieux-Serviteur, c'est moi. »

16

« J'ai onze ans, expliqua Vieux-Serviteur. Je remplace mon père mobilisé. Notre maître ne pense qu'à ses études et il est gêné par sa mauvaise vue…

… aussi ne s'est-il même pas aperçu du changement. Du reste, son service n'en a pas souffert : dans notre famille, on est bon domestique de père en fils. »

Et Vieux-Serviteur prouva aussitôt qu'il disait vrai, en emmenant Bécassine et Zidore à la mairie et en faisant établir les pièces nécessaires pour le voyage du lendemain. Son assurance et sa précision émerveillèrent ses compagnons.

Au retour, Bécassine porta à M. Proey-Minans le permis de circuler en auto. « Pièce importante, dit celui-ci ; je la perdrais, je suis si distrait ! Gardez cela, mon enfant ; serrez-le avec soin. — M'sieu peut être tranquille, assura Bécassine moi, je ne perds jamais rien. »

Le lendemain, à l'heure dite, l'auto était devant le perron. Vieux-Serviteur, toujours correct malgré que son costume de chauffeur fût beaucoup trop grand pour lui, tenait le volant. Bécassine et Zidore se tassèrent à côté de lui.

M. Proey-Minans se fit longuement attendre. Il parut enfin, portant son inséparable tête de plâtre. Il s'installa dans la voiture et, aussitôt, se plongea dans son étude favorite. Vers une heure, cependant, il en sortit pour déclarer qu'il avait faim.

Vieux-Serviteur arrêta et tira d'une balise un déjeuner froid. Il en sortit par surcroît sa livrée qu'en raison de son ampleur, il put revêtir par-dessus son autre costume. Ce modèle des domestiques était trop correct pour servir le déjeuner en tenue de chauffeur.

17

On repartit, mais, la route étant encombrée, on roulait lentement. Il était déjà tard lorsque à une dizaine de kilomètres de Paris, l'auto fut arrêtée par un poste de soldats. Leur chef, un sergent, demanda à voir le permis de circuler des voyageurs.

« Donnez le permis, Bécassine, dit M. Proey-Minans. — J'lons pas, M'sieu, cria Bécassine d'une voix lamentable. M'sieu m'a dit

de le serrer avec soin ; j'lons fermé dans l'armoire du bureau. — Alors, vous ne passerez pas, » déclara le sergent.

Bécassine eut beau supplier, le sergent fut inflexible. Comme il se tenait près de la voiture, M. Proey-Minans étendit le bras, lui tâta le crâne un instant, et déclara :

« Inutile que nous insistions, ce militaire a la bosse de l'entêtement… Mes enfants, M de Grand-Air vous attend. Partez, rejoignez Paris comme vous pourrez. Je restera avec Vieux-Serviteur. »

Bécassine et Zidore marchèrent longtemps. Ils voulurent prendre un raccourci et s'égarèrent. Fourbus, ils allaient se résigner à coucher dans un fossé, quand passa un maraîcher qui eut pitié d'eux. Il leur permit de se jucher sur sa charrette.

Bécassine se sentait fière de faire son entrée dans Paris si haut perchée. Au moment où ils franchissaient les fortifications, le rayon d'un projecteur électrique troua la nuit et les illumina :

« J'dois avoir l'air d'une reine ! » dit Bécassine.

18

Le lendemain de leur voyage mouvementé, Bécassine et Zidore firent la grasse matinée. Vers midi, ils comparurent devant M de Grand-Air et lui racontèrent leurs aventures.

Ce même jour, à quatre heures, Zidore devait rejoindre son régiment. La Marquise reçut ses adieux, puis remit de l'argent à en

lui disant qu'accompagner le jeune soldat et de compléter son équipement.

Voici nos deux amis à la porte d'un grand magasin de nouveautés. Zidore assure qu'il a tout ce qu'il lui faut, et que mieux vaut lui donner l'argent. Bécassine hausse les épaules :

« C'est-y un gamin qui en remontrera à une fille qu'a d'l'expérience ? » dit-elle. Et elle l'entraîne à la bonneterie. Les chaussettes, gilets de flanelle, caleçons et tricots s'empilent dans la valise et la musette du conscrit.

Rayon des chaussures, maintenant. « Pas la peine, assure Zidore : j'vais toucher des brodequins neufs au régiment — T'auras pas trop de deux paires, affirme gravement Bécassine. Napoléon il a dit : c'est avec les godillots de mes soldats que j'gagne mes victoires. »

Comme la valise et la musette sont pleines, Bécassine décide que Zidore portera les brodequins autour du cou, attachés par les lacets. C'est ainsi qu'elle faisait, toute petite, pour ménager ses chaussures.

Il faut encore une ceinture de flanelle : rien n'est dangereux comme le froid au ventre. Bécassine choisit la ceinture la plus longue, et, non sans peine, aide Zidore à la rouler par dessus sa veste.

Un passe-montagne lui sera indispensable cet hiver. Toujours par suite du manque de place dans les sacs, Zidore est contraint de se coiffer de l'épais tricot. Puis, c'est lui qui, à son tour, réclame une acquisition.

Il doit être versé dans l'artillerie, et brûle d'arborer les insignes du cavalier : il veut des éperons. Bécassine, avec sa grande expérience, lui fait observer que « ça ne se porte pas avec des espadrilles. » Il insiste et elle cède.

19

Dehors, le temps est merveilleux. En ce début de septembre 1914, il faisait une chaleur de canicule. Après quelques minutes de marche, Zidore, chargé de lourds bagages, engoncé dans ses lainages, et accrochant ses éperons, déclare qu'il n'en peut plus.

« Faut prendre un fiacre, » dit Bécassine. Il en passait un à ce moment, un pauvre vieux fiacre sonnant la ferraille et traîné par une maigre rosse. Bécassine l'arrête et donne au cocher l'adresse du quartier d'artillerie, derrière l'École militaire.

Le cocher prit la direction de la Bastille. « C'est pas par là », cria Bécassine. Le cocher tourna son cheval et s'en alla vers l'Étoile. « C'est pas par là, » cria Zidore. Docile, le cocher tourna encore et s'achemina vers Montmartre. « C'est pas par là », crièrent-ils ensemble.

Alors, l'homme dit avec un bon rire : « Alleye, sais-tu, Mademoiselle, je suis réfugié belge ; j'ignore Paris. Ça serait plus commode pour une fois si tu voudrais conduire. » Bécassine et Zidore grimpèrent sur le siège, tandis que le cocher s'installait dans la voiture.

Quatre heures sonnaient quand on arriva à la porte du quartier. Les adieux furent forcément rapides, mais ils furent émou-

vants. Puis, en se tamponnant les yeux, Bécassine revint vers le fiacre, demanda ce qu'elle devait.

Le cocher regarda le compteur : il marquait 97 fr. 35.

« Ouyouyouye, dit l'homme, ça est trop, pour une fois. J'oublie toujours le manœuvrage du drapeau. Tu donneras ce que tu veux, Mademoiselle ! » Bécassine donna quarante sous. Le brave belge fut si content qu'il voulait la reconduire gratis chez elle, mais elle refusa.

20

Bécassine était toute triste de la séparation. « Que c'est quasiment comme si que j'avais quitté mon petit frère ! » répétait-elle avec mélancolie. Mais elle s'intéressa à une partie de marelle engagée entre deux jeunes télégraphistes…

… puis elle contempla un gamin qui faisait des ronds en crachant dans la Seine. Grâce à ces palpitants spectacles son émotion avait disparu quand elle entra dans le jardin des Tuileries, qu'elle avait à traverser pour retourner chez sa maîtresse.

Dans l'allée centrale, une centaine de personnes regardaient en l'air. Bécassine s'arrêta, regarda et ne vit rien.

Elle demanda à une nourrice : « Quoi t'est-ce qu'on regarde ? — Rien encore, répondit la nounou ; on attend le spectacle ; c'est l'heure, ça ne va pas tarder à commencer. »

Bécassine était à ce moment près du Guignol. Elle pensa que c'était là que le spectacle aurait lieu. Elle s'installa au premier

rang et tendit le prix de sa place au patron du théâtre. Il refusa d'un geste rageur et dit : « Je ferme la boutique ! Y a plus moyen de gagner sa vie depuis que…

… les sales Boches me font concurrence avec leurs Taubes ». À cette époque, en effet, un avion allemand survolait la capitale chaque soir…

… vers cinq heures, et c'était la principale distraction des Parisiens. Bécassine reprit sa place dans la foule. On disait : « Il est en retard !… Peut-être qu'il ne viendra pas ! » Il y avait de l'impatience et de la déception. Soudain des voix crièrent : « Le voilà ! » Des bras se tendaient vers un point noir…

… à peine perceptible dans le ciel. Bécassine écarquillait les yeux : « J'vois rien ! » dit-elle. Une voix près d'elle, dit : « Pour deux sous, ma p'tite dame, vous verrez comme si vous étiez dessus. » C'était le montreur d'étoiles de la place de la Concorde…

21

… qui venait d'installer son télescope. Bécassine donna deux sous, mit son œil à l'objectif, et le mauvais oiseau lui apparut avec ses croix noires aux ailes. Il tournait autour de la Tour Eiffel, dont le poste le salua de quelques balles.

Et ce fut comme un signal. De toutes parts, des mitrailleuses crépitèrent. La foule trépignait de joie. Elle criait : « Touché ! — Il tombe !… non, il repart ! » Entraîné par l'effervescence générale, un arroseur dirigea vers le Taube le jet de sa lance…

… un agent visa avec soin et tira les cinq coups de son revolver.

Soudain, la nourrice cria : « Attention, il vient sur nous ! il jette une bombe ! » En un clin d'œil, hommes, femmes, enfants coururent se réfugier sous les arcades de la rue de Rivoli. Seule Bécassine ne bougea pas. Elle était alors tout contre le grand bassin.

« Mettez-vous à l'abri, » lui cria l'homme au télescope, qui se sauvait le dernier. Machinalement, elle ouvrit son parapluie.

Tout à coup, le parapluie lui fut arraché des mains ; quelque chose qui grondait et fumait passa près d'elle, tomba dans le bassin. Il y eut une sourde détonation, une gerbe d'eau… Là-haut, l'avion disparaissait.

Déjà la foule était revenue et entourait Bécassine ahurie. Des réflexions s'échangeaient : « Ah ! elle n'a pas peur… Sans elle, la bombe éclatait à terre… Ça aurait fait des victimes… Au moins des dégâts… C'est elle qui nous a sauvés ! »

Et Bécassine, de plus en plus ahurie, fut portée en triomphe.

22

Bécassine et M de Grand-Air ont quitté Paris pour Roses-sur-Loire. La marquise y possède une propriété où elle installe un hôpital de la Croix-Rouge. Depuis quinze jours, Bécassine frotte, lave, astique, monte les lits avec un zèle inlassable.

Elle attend impatiemment les premiers blessés, brûlant de se dévouer aux chers soldats. Elle a eu une déception quand le docteur et M de Grand-Air lui ont dit qu'elle serait seulement auxiliaire ; pour être infirmière, il faut passer un examen.

Mais Bécassine a pris une grande résolution : elle passera l'examen. Elle travaille assidûment le Manuel, l'apprend mot à mot, comme un catéchisme. Chaque soir, Yvonne lui fait répéter sa leçon.

Ce jour-là, l'hôpital étant encore vide, tout le monde est allé en promenade. Bécassine a refusé de sortir : « Des fois qu'il arriverait des blessés, a-t-elle dit, je serais là ! Et puis, faut que je pioche l'examen. » Prenant son livre…

… elle s'est installée sur la terrasse et elle s'efforce de graver dans sa mémoire rebelle les lignes suivantes : Dans les hôpitaux, l'infection est toujours à craindre. On la combattra par des lavages abondants et par des vaporisations…

Un coup de sonnette interrompt son étude. Regardant vers la grille, Bécassine se lève, s'élance, dans un émoi indescriptible, en criant : « Un soldat !… Un blessé !… »

« Entrez, brave militaire ! » dit-elle en ouvrant la grille. Puis, elle a une exclamation de surprise : « Mais c'est monsieur Rendouillard ! — Soi-même, jeune Bécassine, » répond le soldat non moins étonné.

Rendouillard a une mine superbe. Il souffre seulement d'une entorse qu'il s'est donnée en glissant sur un rail. Avec des soins infinis, Bécassine le guide vers un fauteuil, l'installe…

23

… s'assied en face de lui. Et ils se regardent, très contents de se rencontrer, quoique ne trouvant pas grand'chose à se dire… Mais depuis un instant, Bécassine, tour à tour, contracte et dilate ses narines, flaire avec inquiétude, puis, se décidant : « Faites excuse, M'sieu Rendouillard…

… il me semble que vous sentez une drôle d'odeur. — Probable, dit le soldat, que ça vient du cervelat que j'ai mangé dans le train. Il était bon, mais diablement fort en ail. C'qu'il en avait de l'ail ! Une vraie infection — Une infection !… » répète Bécassine d'un ton tragique.

Elle a ramassé son Manuel, a relu les lignes qu'elle étudiait quelques instants avant, s'est élancée vers la maison

Elle en revient maintenant, portant une cuvette pleine d'eau où baigne une éponge.

Et, brusquement, l'éponge s'abat sur la figure de Rendouillard ; l'eau ruisselle, l'inonde, l'aveugle.

Puis Bécassine d'arme de vaporisateur à eau de Cologne…

… et le supplice devient plus cruel encore. Vainement, le soldat cherche à s'échapper : son pied malade l'empêche de courir, et Bécassine le suit, implacable.

« Eh bien, Bécassine, c'est ainsi que vous traitez un blessé ! Devenez-vous folle ? Que faites-vous là ? » C'est M de Grand-Air qui, rentrant de promenade, pose ces questions d'une voix sévère.

Mais Bécassine est forte de son innocence : « Madame devrait me féliciter, affirme-t-elle. Je fais comme dit le Manuel : je combats l'infection. »

24

Il y a maintenant une vingtaine de soldats à l'hôpital. Ce sont des petits blessés ou des convalescents. Toute la journée, ils jouent dans le parc comme de grands enfants, et souvent Bécassine s'associe aux parties.

Tous raffolent d'elle : elle les amuse, fait toutes leurs volontés, les gâte. Elle dépense sans compter ses économies en achats de tabac et de cigarettes qu'elle leur distribue.

Mais Bécassine a son préféré : c'est Rouzic, un petit Breton des environs de Quimper. Ils prennent un grand plaisir à causer longuement, en patois, du pays et de parents communs qu'ils se sont découverts.

Rouzic achève de se remettre d'un mauvais rhume contracté dans les tranchées, « Rien à craindre du côté des poumons, a dit un matin le médecin après l'avoir examiné, mais il faut fortifier ce garçon-là… Deux cents grammes de viande crue chaque jour. »

Rouzic à fait la grimace et a déclaré qu'il ne pourrait jamais avaler « ce manger de chien ». Mais Bécassine est intervenue : « Que si qu'il l'avalera, M'sieu le Docteur ; je m'en charge ; je le forcerai vu que c'est pour son bien. »

Quelques instants après, Bécassine traverse la salle de pansement. Sous le surveillance de l'infirmière-major, M Agnès, on roule des bandes, on remet les bocaux de pharmacie en ordre.

Puis M Agnès place dans une cuvette les instruments dont vient de se servir le médecin, verse de l'alcool, l'allume. Une belle flamme bleue s'élève, Bécassine est très intriguée.

25

— Quoi t'est-ce que vous faites, madame ? demande-t-elle. C'est-y du punch ? ou un poudingue ? » M Agnès sourit : « Ni l'un ni l'autre, Bécassine. Je flambe les instruments pour les stériliser, pour tuer les microbes. Tout ce qui sert aux malades doit être stérilisé. Retenez bien cela en vue de votre examen. »

Àce moment Yvonne entre. De la part de sa grand'mère, elle vient dire à Bécassine de ne pas oublier la viande crue de Rouzic. Il faut la lui faire manger tout de suite. « J'vas m'en occuper, mon petit chou », dit Bécassine.

Elle court à la cuisine, choisit le plus beau morceau de viande, pèse avec soin la quantité prescrite et la hache finement.

« Maintenant, se dit-elle, faut tuer les microbes. » Alors, elle arrose sa viande avec l'alcool du réchaud, et fait flamber.

Mde Grand-Air causait avec Rouzic quand Bécassine, satisfaite d'elle-même, fit son entrée, portant une assiette, et proclamant : « V'là la viande crue ! »

— De la viande crue, cela ! dit M de Grand-Air. Qu'avez-vous encore fait, ma pauvre fille ? Ce que je vois dans votre assiette ressemble à des morceaux de charbon. »

Bécassine se redresse, vexée, car elle attendait des compliments. « C'est pourtant de la viande crue, Madame, affirme-t-elle… Seulement je l'ai passée au feu pour lui enlever ses microbes. »

26

Bécassine a commis quelques erreurs regrettables en soignant les blessés. C'est ainsi qu'un jour, chargée de faire prendre deux cuillerées de potion calmante au malade n 5, elle a administré cinq cuillerées au malade n 2…

… lequel a dormi pendant 48 heures d'un sommeil léthargique.

« Défense absolue de toucher les médicaments et de ne rien donner aux blessés », lui a dit le médecin. Bécassine, qui brûle de se dévouer, s'est mise à pleurer : « Ça me crève le cœur de ne pas être infirmière, » sanglote-t-elle.

Mde Grand-Air a entrepris de la consoler : « Vous serez infirmière tout de même, Bécassine ; infirmière pour le nettoyage, le balayage, la préparation des lits… À propos de lit, il faudra faire celui de la chambre de sous-officier. Cette lettre…

« … m'annonce l'arrivée d'un maréchal des logis convalescent. Mais au fait, vous le connaissez : c'est M. Jean du Keric. — Pour

sûr, Madame, que j'connais M. Jean, même que je vas joliment soigner son lit : c'est un si gentil Monsieur ! »

Le beau château du Keric est en effet tout voisin de Clocher-les-Bécasses, pays natal de notre héroïne. Bien souvent, le dimanche, elle allait avec son oncle Corentin se promener dans le parc.

Le vieux marquis du Keric avait grand air et l'intimidait beaucoup ; mais le jeune châtelain M. Jean, très simple, nullement infatué de son titre et de sa fortune, causait volontiers avec elle, s'amusant de ses naïvetés.

Un jour, il lui avait fait visiter l'intérieur du château. Bécassine avait été surtout impressionnée par les grands lits à colonnes, si majestueux avec leurs bandeaux de vieille tapisserie.

27

En rentrant au village, elle en avait parlé avec admiration à l'oncle Corentin, et celui-ci, qui se flattait de connaître les usages du grand monde, lui avait dit : « Tous les nobles ont des lits comme ça. Ils ne pourraient pas dormir dans un lit qui n'aurait pas de colonnes. »

Bécassine se rappelle ces souvenirs tout en balayant la chambrette où couchera ce soir le maréchal des logis du Keric « qu'est un si gentil Monsieur ».

Et voici qu'elle tombe en arrêt devant le petit lit de fer, bien propre, bien moelleux, mais dépourvu de toute colonne. Pauvre

M. Jean, qui s'est battu comme un lion, qui a été blessé, dans ce lit sans colonnes il ne pourra pas dormir. Cela désole Bécassine.

Où trouver des colonnes ? Elle cherche anxieusement. Soudain, sa figure s'illumine : elle a trouvé.

Descendant au jardin, elle demande à deux convalescents de l'aider à prendre quelque chose de lourd au grenier. « Surtout, faudra en parler à personne ! ». Quelques minutes après, le quelque chose de lourd est installé dans la chambre…

…dont Bécassine ferme la porte à clef pour que personne ne détruise son œuvre. Elle rit toute seule à l'idée de la bonne surprise qu'auront M. Jean et M de Grand-Air.

Six heures. Jean du Keric vient d'arriver. M de Grand-Air le reçoit maternellement : « Le voyage a dû vous fatiguer, mon cher enfant, lui dit-elle ; il faut vous coucher. Je vais vous conduire à votre chambre. »

Bécassine les précède. Déjà elle prend un air modeste pour recevoir les compliments qu'on ne manquera pas de lui adresser. Mais dès qu'elle ouvre la porte, M de Grand-Air et Jean poussent une exclamation de surprise.

Sur le lit, tant bien que mal en équilibre, est posée une vieille table. « Qu'est-ce que cela, Bécassine ? — Ben, Madame, c'est quéque chose à quoi je suis bien contente d'avoir pensé : on pouvait pas trouver mieux pour que M. Jean ait un lit à colonnes. »

28

Ce matin, le facteur a remis deux lettres à M de Grand-Air. L'une est de son neveu Bertrand. Légèrement blessé, soigné à Tours, il a obtenu l'autorisation de venir en convalescence chez sa tante.

« Quelle joie d'embrasser ce cher enfant ! » murmure la marquise. Puis elle ouvre la seconde lettre, et, après l'avoir lue, appelle Bécassine. « Bécassine, M. Bertrand arrive par le train d'une heure ; par le même train, viendra un médecin inspecteur…

« … prévenez le docteur et M l'infirmière-major. » Bécassine vole plutôt qu'elle ne court. Bientôt une activité fébrile règne dans toutes les salles : les infirmières frottent, lavent, ragent, astiquent.

Les soldats apportent un soin spécial à leur toilette : dans tout hôpital, la visite du médecin inspecteur est un événement considérable, qui provoque une vive émotion.

Cependant, M de Grand-Air continue à donner ses ordres : l'heure du déjeuner sera avancée ; Firmin, qui cumule en ce moment les fonctions de cocher avec celles de jardinier, attellera le coupé et ira prendre les deux officiers à la gare.

Àl'heure même où s'accomplissaient ces préparatifs, Bertrand de Grand-Air achevait de déjeuner au buffet de la gare de Tours. Il était de belle humeur, heureux de revoir sa tante, et aussi de penser…

… que dans quelques jours, complètement guéri, il rejoindrait son bataillon. Tandis qu'il allumait un cigare, quelqu'un lui dit : « Mon lieutenant, toutes les tables sont prises, me permettez-

vous de m'asseoir à la vôtre ? — Bien volontiers, » répondit Bertrand…

… tout en continuant l'allumage, qui était laborieux. Puis il leva la tête, et reconnut, dans celui qui venait de parler, un médecin major de ses amis, le docteur Ledoux. « Quelle heureuse chance ! » s'écrièrent-ils ensemble.

29

Le docteur s'assit, commanda son déjeuner, et reprit : « Le hasard fait bien les choses : je vais à Roses-sur-Loire pour inspecter l'hôpital de ta tante. Ainsi, nous ne nous quitterons pas de la journée. — Parfait, mon vieux, je suis enchanté. »

Mais tandis que les deux amis faisaient les cent pas sur le quai un cycliste vint remettre un pli au docteur : « J'ai parlé trop vite, dit celui ci, après avoir lu : il faudra nous séparer pendant un peu plus d'une heure ; mon chef m'écrit de visiter un autre hôpital installé au village.

« Eh bien, dit Bertrand, je monterai tout de suite au château et je te renverrai la voiture. » Ils sont maintenant dans le train ; Ledoux s'est assoupi, et Bertrand le regarde en se demandant ce qui change sa physionomie. — Ah ! oui, c'est cette barbe qu'il a laissée pousser.

« Qu'est-ce qui te fait rire ? interroge Ledoux qu'un cahot réveille brusquement. — C'est ta barbe ; elle m'en rappelle une autre, une fausse, que j'ai mise pour jouer la comédie chez ma

tante. Avec ma fausse barbe, on nous prendrait l'un pour l'autre, et cela me donne l'idée d'une farce.

— « Tu ne seras donc jamais sérieux ? — Jamais. » On arrivait à Roses-sur-Loire. Ils se séparèrent et Bertrand monta dans le coupé après avoir reçu un chaleureux bonjour de Firmin.

Au château, le docteur, les infirmières et les blessés valides, rangés en bel ordre devant la grille grande ouverte, attendaient l'arrivée du médecin-inspecteur.

« Voilà la voiture ! » cria Bécassine qui avait été envoyée en éclaireur sur la route. Le coupé arrivait en effet au grand trot, mais, au lieu d'entrer, il continua, longeant le mur du parc.

« Firmin aura oublié mes ordres, dit M de Grand-Air, je lui avais recommandé de passer par le parc et il va à la petite porte du château. Je vais au devant de M. le médecin-inspecteur. Nous le recevrons dans le grand dortoir ; que tout le monde s'y rende ! » Et elle courut vers le château.

30

Toujours courant, M de Grand-Air entra dans le salon. Elle y trouva Bertrand. Elle lui ouvrit les bras et ils s'embrassèrent longuement. Quand elle fut un peu remise de son émotion…

… la marquise manifesta sa surprise de ne pas voir le médecin-inspecteur. « Il viendra dans une heure ou deux, dit Bertrand. En l'attendant, ma tante, si vous voulez me le permettre, je le remplacerai. — Comment cela ? — Vous allez voir. »

En deux bonds, Bertrand fut dans sa chambre, tira la fausse barbe d'une commode, l'ajusta. À une patère de l'antichambre, il vit le képi et la capote du médecin de l'hôpital et s'en revêtit. Puis il ouvrit la porte du salon, annonça : « M. le médecin-inspecteur », et entra.

« Stupéfiant ! dit M de Grand-Air ; il est impossible de te reconnaître… Mais, grand enfant, un hôpital n'est pas un endroit pour faire des farces. — Ma petite tante, vos blessés se portent si bien !… Et tous les médecins disent que la gaieté est un bon remède. » À force de câlineries…

… il obtint la permission désirée, mais sa tante déclara qu'elle ne se mêlerait de rien et ne paraîtrait qu'à l'arrivée du véritable inspecteur. Quelques instants après, Bertrand faisait dans le grand dortoir une entrée majestueuse. « Fixe ! » commanda un sergent ; et les hommes se raidirent dans l'attitude réglementaire.

« Repos ! » dit Bertrand ; puis il joua en conscience son rôle, causant avec les soldats, les interrogeant sur les circonstances de leurs blessures.

… complimentant les infirmières sur la bonne mine des malades et sur l'excellente tenue de l'hôpital. Toutes les figures s'étaient épanouies : on n'osait espérer que l'inspecteur se montrerait si bienveillant.

31

Soudain, Bertrand désigna Bécassine et demanda à M Agnès : « Cette jeune fille ne porte pas le costume de la Croix-Rouge ; n'est-elle pas infirmière ? — Elle prépare son examen, monsieur l'inspecteur. — Bien, je vais l'interroger. L'inspection est terminée, l'examen commence. Je désire que tout le monde y assiste… »

« … Les blessés peuvent fumer s'ils en ont envie. » Il s'assit devant une petite table et dit à Bécassine, devenue blême d'émotion et tremblante comme la feuille : « Ne vous troublez pas, jeune fille. Je vous poserai deux questions faciles. Dites-moi d'abord…

« … quelle jambe on peut mettre sous son bras en marchant. Essayez sur vous-même si vous voulez. » Bécassine prit son air le plus ahuri, se disloqua pour mettre sous son bras sa jambe droite, puis sa jambe gauche, faillit tomber, et répondit : « On peut pas, m'sieu. »

— Erreur, jeune fille, riposta Bertrand : il est très facile de marcher en portant sous son bras une jambe de bois. » Il y eut parmi les infirmières une forte envie de rire, de la surprise, des chuchotements. L'inspecteur devenait-il fou ? Mais déjà il posait sa seconde question :

« Dites-moi, jeune Bécassine, comment on distingue les guéris des convalescents ? » Bécassine regarda désespérément le plafond, puis le plancher, puis M Agnès, mit sa main en cornet pour entendre ce que, charitablement, lui soufflait l'infirmière-major, et n'y parvint pas.

Soudain, ses yeux rencontrèrent le groupe des soldats qui s'amusaient comme au spectacle. Une brusque inspiration l'illumina et elle s'écria : « Je sais, m'sieu… les convalescents, ils fument la cigarette, et les guéris, ils fument la pipe. »

Alors Bertrand se leva en simulant l'enthousiasme. « Bécassine, dit-il, cette réponse est excellente. Vous êtes reçue. Je vous nomme infirmière de première classe…

« Pour mieux vous marquer ma satisfaction, je vais faire plus, je vais vous embrasser. Dans mes bras, jeune fille ! »

32

Bécassine, rougissante, émue du grand honneur qui lui était accordé, tendit les joues et reçut de Bertrand deux baisers d'une vigueur toute militaire.

Mais, quand elle se recula, la fausse barbe, qui s'était entortillée dans une agrafe de son corsage, suivit le mouvement. Il y eut un instant de stupéfaction, puis un universel éclat de rire.

Bécassine, au comble de la joie, trépignait en criant : « C'est m'sieu Bertrand ! Vive m'sieu Bertrand ! Quelle bonne farce ! Faut qu'j'aille raconter ça à la cuisinière ! Elle en mourra de rire ! » Et elle s'élança dans la direction des communs.

Bertrand retira le képi et la capote d'emprunt. Il fut entouré, félicité pour son talent de comédien, et bien plus encore pour la brillante conduite qu'attestait sa croix de guerre.

Il achevait de conquérir la sympathie des blessés en leur faisant une ample distribution de cigarettes et de tabac, quand M de Grand-Air entra essoufflée et émue.

« Venez vite, dit-elle ; M. le médecin-inspecteur, le vrai, arrive. — Pas un mot de ce qui vient de se passer ! » recommanda Bertrand. Et tous coururent vers l'entrée du parc.

Il était temps : le coupé franchissait la grille et, décrivant une courbe savante, venait s'arrêter devant le perron. M de Grand-Air, M Agnès et le médecin de l'hôpital se précipitèrent.

33

Et la vraie inspection commença, moins fantaisiste que l'autre. Le docteur Ledoux passa en revue les diverses salles, examina avec soin les blessés et enfin se déclara fort satisfait.

« Maintenant lui dit Bertrand que ton rôle officiel est terminé, demande donc à voir la nommée Bécassine. C'est ce que nous avons ici de plus curieux.

— Eh bien ! qu'on me montre cette curiosité. » Il fallut la chercher longtemps ; personne ne savait où elle était passée. Enfin, une jeune infirmière monta dans sa chambre. Fatiguée de sa matinée laborieuse et des émotions de l'examen, Bécassine dormait à poings fermés.

Elle s'éveilla en sursaut : « Quoi qu'y a ? — Descendez vite, le médecin-inspecteur vous demande. — Encore une farce à m'sieu

Bertrand ! — Mais non, c'est un vrai inspecteur, cette fois ; venez vite, je vous dis ! »

Bécassine, embrumée de sommeil, entra dans le salon, Bertrand s'était dissimulé dans le groupe des infirmières. Bécassine alla droit au docteur Ledoux, le regarda de face, de profil. Trompée par la ressemblance, elle dit :

« Je le savais bien, c'est la farce qui continue. Probable, m'sieu l'inspecteur, qu'vous avez encore envie de m'embrasser ; mais, cette fois, c'est moi qui commence. »

Elle plaqua deux retentissants baisers sur les joues du docteur Ledoux stupéfait, puis toujours riant, sortit en coup de vent pour aller reprendre son somme interrompu.

Àce moment, Firmin vint prévenir que M. l'inspecteur devait partir tout de suite s'il ne voulait pas manquer son train. En conduisant le docteur Ledoux à la voiture, M de Grand-Air et Bertrand n'ont pu lui donner que…

… de trop brèves et confuses explications. Il n'y a rien compris, et sur le carnet où il prend les notes qui lui servent à rédiger ses rapports, il a écrit : « Hôpital de Grand-Air : bien tenu, malades bien soignés, mais une fille de service, nommée Bécassine, un peu trop familière. »

34

« Je mets la main à la plume pour écrire ce qui suit, qu'est peut-être les dernières lignes que je tracerai vu que je me demande si

les chagrins et l'inquiétude vont pas me conduire avant l'âge au trépas, et même plus loin.

« C'est Zidore qu'est l'objet de mes désolations. Au début qu'il a été parti au régiment, il m'a écrit des lettres gentilles : qu'il travaillait bien, qu'il commençait à savoir se tenir sur son cheval sans trop le prendre par le cou…

« … qu'il astiquait son canon si tellement brillant qu'il pouvait faire sa raie en se mirant dedans ; enfin tout ce que doit faire un bon militaire versé dans l'artillerie. Ça allait bien.

« Et puis voilà qu'un jour il me marque dans sa lettre que son capitaine lui a parlé, qu'il lui a fait des compliments, et qu'alors il espère passer bientôt brigadier.

« Et dans les lettres d'après, il revenait tout le temps là-dessus : C'est mon rêve, qu'il disait, de commander des hommes, de leur dire une, deusse, une, deusse, pour les faire marcher au pas…

« … et d'avoir des galons sur les manches, que quand je viendrai en permission, ça fera l'admiration de tout le monde dans la rue… Ça a commencé à m'inquiéter, vu que, comme chacun sait, c'est l'ambition qui perd les hommes.

« Faut bien le dire : l'ambition et les idées de grandeur, c'est pas d'aujourd'hui que c'est le défaut de Zidore, à preuve que tout petit, quand il jouait à l'éléphant avec le fils de la charcutière…

« … en se couvrant tous-les deux d'une toile grise, il voulait toujours faire les jambes de devant, et ça amenait entre eux des disputes et des batailles.

« Alors, en pensant à tout ça, je décide que je vais lui écrire sur les dangers de l'ambition, en mettant des exemples historiques, vu que l'historique ça impressionne davantage. Me voilà à chercher mes exemples dans les livres de M Yvonne.

35

« Mais l'imprimé, ça m'embrouille. J'ai demandé à M Yvonne de me raconter des histoires d'ambition historique.

« Elle m'a dit des noms difficiles ; je suis pas sûre de les avoir bien mis, mais Zidore a de l'instruction, il a dû comprendre. Je lui ai parlé d'abord d'un nommé Cannibale, roi des Tarte à Gênois, un boche d'autrefois, que je crois, vu qu'il faisait la guerre à nos bons amis et alliés les Italiens.

« Au lieu de rester tranquille dans son pays, il a voulu prendre Rome. Le résultat, c'est qu'il s'est ramolli dans les délices des Papous, et qu'il a été obligé de se sauver chez le roi de Titinie, qui l'a forcé à se périr avec de la poison. Voilà où ça mène, l'ambition !

« Après, j'ai parlé de Napoléon (cette histoire-là, je la connaissais, j'ai pas eu besoin de M Yvonne). Il était petit caporal, que j'ai expliqué à Zidore, il a voulu se faire empereur, et c'est ça qui l'a empêché de rester lieutenant d'artillerie.

« J'ai envoyé ma lettre, et j'ai attendu une semaine, deux semaines, trois semaines. Tous les matins, je demandais au facteur s'il y avait une lettre de Zidore. « Rien pour vous », qu'il répondait. Je craignais un malheur ; ce qui est arrivé est pire que tout.

« Ce matin, enfin, j'ai eu un mot de Zidore, trois lignes gribouillées. Très pressé. Content de mon changement. Mes Boches m'obéissent au doigt et à l'œil. Faut voir comme je les fais marcher : une, deusse, une, deusse… le pas de parade, le pas de l'oie, C'est si amusant de commander ! Ainsi, Zidore a trahi !

« Il a passé aux Boches pour devenir officier, brigadier ou général, je sais pas au juste. Ça m'étouffe, ça me tuera, vu que je veux dire cette honte à personne. Même le général Joffre et M. Poincaré me demanderaient mon secret, je refuserais de leur dire.

« Deux jours après. Post-Scriptum. Zidore a pas trahi. Une lettre s'était égarée et vient d'arriver. Zidore y dit qu'il est nommé gardien dans un camp de prisonniers. Il dit qu'avec ou sans galons, il fera toujours son devoir. Quel brave petit ! Je suis si contente… que, depuis ce matin, je pleure comme une sainte Madeleine ! »

36

Bécassine a renoncé à devenir infirmière. Elle est chargée maintenant du vestiaire. Jamais capotes et pantalons ne furent brossés, benzinés, recousus avec plus de soin.

Quand un blessé arrive à l'hôpital, il passe devant la petite table de Bécassine, et elle établit, avec une scrupuleuse minutie, la liste des effets qui seront confiés à sa garde.

Aujourd'hui, Bécassine doit mettre au net son registre. Comme on repeint le vestiaire, elle a été autorisée à travailler

dans le cabinet de M de Grand-Air. Elle se carre dans le fauteuil, très fière d'occuper la place de M la Directrice.

Un coup discret à la porte : « Entrez ! » Un blessé paraît. C'est un cycliste d'état-major. Sa blessure n'était heureusement pas grave, il est presque complétement guéri. « Ah ! c'est vous le nouveau, » dit Bécassine, faisant l'importante.

« … Vous venez me trouver pour les effets… Voyons, nous disons : une vareuse, une culotte, des bandes molletières, une ceinture de cuir. Cette petite valise accrochée à la ceinture, quoi que c'est ? — C'est mon étui à revolver.

— Et il est dedans, le revolver ! — Bien sûr. — C'est pas réglementaire. Regardez ce qu'il dit, le règlement : les soldats arrivant à l'hôpital doivent pas avoir d'armes. S'ils en ont conservé, ils les versent au vestiaire. Donnez-le-moi, votre pistolet. » Le blessé obéit.

Bécassine prend l'arme, la regarde avec curiosité en tous sens, et pose un certain nombre de questions saugrenues. Le cycliste commence à beaucoup s'amuser. — Alors, lui demande Bécassine, il est chargé, le revolver ?

— Naturellement. — Eh bien, faut le décharger, et tout de suite. C'est écrit à cette page-là du règlement… Comment que ça se décharge ? — Le plus commode, répond en riant le soldat, c'est de tirer les cinq coups. » Imprudente plaisanterie, car aussitôt, Bécassine…

37

… tira un coup.

… deux coups…

… trois coups…

… quatre coups, cinq coups.

Puis elle posa soigneusement le revolver sur le bureau, se tourna vers le personnel de l'hôpital, accouru au bruit, et, calme au milieu des décombres amoncelés, elle dit :

« Comme c'est dangereux, tout de même, les armes à feu ! Sans moi, ce pistolet, il aurait pu partir tout seul ! »

38

« On vous a raconté comme quoi que j'ai tiré des coups de pistolet pour éviter qu'ils partent tout seuls. Paraît que j'ai eu tort, car, tout de suite après, M de Grand-Air a dit : « Dans quel état elle a mis mon pauvre salon ! C'est à croire…

« … que le kronprinz et son état-major y ont passé. » Et puis elle a appelé le médecin. Il m'a tâté le pouls, m'a fait tirer la langue, et il a dit :

« Un peu d'énervement… Il lui faut du calme, un changement d'air. » Les médecins, ça croit toujours qu'on est malade. Je sais bien que je le suis pas, vu que je dors des nuits de dix heures et que quand je me trouve en face d'un gigot, c'est pas lui qui me

mange ! Mais probable que Madame a été de l'avis du médecin, car elle m'a dit le lendemain :

« Je vous donne un petit congé que vous passerez dans votre pays, à Clocher-les-Bécasses. Votre oncle Corentin, qui a beaucoup à travailler comme maire, sera content que vous l'aidiez. » J'ai un peu pleuré de quitter Madame et les blessés, et puis tout de suite après…

« … j'ai ri d'aller chez nous. Ça a étonné que je pleure et que je rie presque en même temps ; mais je suis comme ça : j'ai trop d'idées, j'en ai souvent plusieurs ensemble, et pas pareilles ; alors je fais des choses qui surprennent tout le monde.

« Le voyage a été long, mais je me suis pas ennuyée. J'ai dormi, j'ai mangé, j'ai causé avec des gens. Un peu avant Quimper, voilà qu'il monte un paysan…

« … qu'il me semble bien que je le connais pour l'avoir vu chez nous, au marché, mais j'étais pas sûre. Je le regarde, il me regarde. Et puis il me demande :

« Vous êtes bien Annaïk Labornez, surnommée Bécassine ? — Oui, que j'y dis. — La nièce à Corentin, le Maire de Clocher-les-Bécasses ? — Bien sûr. — Eh ben ! sauf vot'respect, votre oncle, il a la tête attaquée. »

« Vous pensez si ça m'a mise en fureur d'entendre parler comme ça de mon oncle, qu'est un homme supérieur, un homme qu'a encore plus d'idées que moi. J'en ai dit de toutes les couleurs au croquant, et puis j'ai demandé :

39

— Quoi donc qu'il a fait, mon oncle ? » Alors tous ceux du wagon, ils ont crié : « Il fait des règlements qu'on n'y comprend rien… Il a déclaré Clocher-les-Bécasses en état de siège… comme si qu'on était à la frontière au lieu de se trouver à 150 lieues des Boches. » Ils étaient comme des furieux.

« Une femme a dit : « Il défend… il commande… faut que tout le monde lui obéisse… C'est quasiment comme un empereur. » Elle croyait me vexer ; au contraire, ça ma flattée d'être la nièce de quelqu'un qu'est presque un empereur.

« Ça m'a rendue si fière qu'à partir de ce moment-là, je leur ai plus parlé… Je les ai regardés avec un air du haut de la tête, comme j'ai vu une fois sur les portraits des reines, au musée de Versailles. — À la station d'après Quimper, j'avais à quitter la grande ligne pour prendre le petit train qui va chez nous.

« Pendant que je descendais, v'là deux mains qui me cachent les yeux, et deux gros baisers qui claquent sur mes joues. J'ai deviné qui que c'était…

« J'ai crié : « Bonjour, oncle Corentin ! » et je l'ai embrassé à mon tour. Alors il a dit qu'il était venu me chercher avec sa charrette, parce qu'il était bien content et impatient de me voir, enfin un tas de choses si gentilles que j'en avais la larme à l'œil, et lui aussi, je crois.

« Pendant qu'il détachait la Grise, sa jument, je lui ai trouvé l'air fatigué et préoccupé. « Les soucis du pouvoir, mon enfant, qu'il a dit… J'ai fait de grandes choses, j'ai de grands projets…

« Mais on ne me comprend pas ; tout le monde me critique, même notre famille, tes parents, ton oncle Quillouch, ta cousine Marie. Enfin te voilà, Bécassine ; toi, tu as vécu à Paris tu me comprendras, tu m'aideras… Monte dans la voiture, mon enfant. »

« J'ai monté. Il a dit encore : « Des grandes choses !… Bécassine, nous allons faire des grandes choses !… » Il était debout, avec son feutre en arrière et son fouet à la main. Je l'ai regardé avec admiration : il avait vraiment l'air d'un empereur. »

40

« On est parti au petit trot de la Grise, et l'oncle m'a raconté ce qu'il appelle sa plus grande idée. Pour empêcher les pommes de terre de monter de prix, il a commandé qu'on les mette toutes ensemble, et qu'on se les partage. Mais personne n'a accepté…

… excepté quatre ou cinq qui n'avaient pas de pommes de terre. Comme l'oncle finissait son histoire, on a passé un petit groupe d'hommes. Ils ont levé leurs chapeaux et ils ont crié : « Vive M'sieu le Maire ! »

« Ce sont ceux qui n'ont pas de pommes de terre, a dit l'oncle, et qui veulent bien partager avec ceux qui en ont… Mes seuls partisans dans le pays. » Après ça, nous avons descendu de la voiture pour nous dégourdir les jambes. La Grise qui est sage, nous suivait.

« De loin, je voyais sur la route quelque chose que je ne m'expliquais pas, quelque chose comme une palissade. L'oncle s'est

arrêté et il a dit avec un grand geste : « Les fortifications de Clocher-les-Bécasses, mon enfant ! » Les fortifications, c'est quelques vieilles planches, avec, devant, le petit canon qui sert à tirer les pétards du quatorze juillet.

« Je ne sais pas si ça ferait peur aux Boches, mais ça a joliment effrayé la Grise. Elle a fait un écart jusque dans le fossé de la route. On l'en a tirée, et puis on est revenu aux fortifications.

« Quand on a été tout près, il est sorti de derrière un homme avec un vieux sabre tout rouillé, qui a crié : « Qui vive ? » Mais l'oncle a dit « Laissez passer, aide de camp ! » Et l'homme a rengainé son sabre.

« Alors je l'ai mieux regardé, et j'ai reconnu le père La Pipe, le garde champêtre. Le père La Pipe a dit : « M'sieu le Maire, c'est demain le marché ; y aura encore de la dispute »

« L'oncle a répondu : « Vous inquiétez pas, Bécassine s'en occupera. Faudra lui obéir en tout. Je la nomme quasiment votre capitaine. » La Pipe m'a fait le salut militaire… mais oui, aussi vrai que je m'appelle Bécassine.

41

« Je voulais aller embrasser p'pa et m'man. Mais l'oncle a dit : « Après que je t'aurai montré les tranchées. » On a marché longtemps dans des sentiers : l'oncle s'est arrêté devant un petit fossé avec de l'eau croupie au fond et il a dit :

« — Voilà la tranchée. C'est beau, hein ? » J'ai dit oui pour lui faire plaisir, mais c'est pas beau du tout, et en été ça donnera du moustique. Rien que d'y penser, j'ai senti des démangeaisons dans tout le corps et je me suis grattée à m'enlever la peau.

« Et puis tout d'un coup, voilà le propriétaire du champ qui arrive sur nous comme un furieux en criant qu'on n'avait pas le droit de faire des trous chez lui, qu'il allait boucher celui-là. L'oncle n'a pas voulut discuter ; il a pris son grand air imposant et il m'a emmenée en disant : « Voilà comme ils sont tous, Bécassine…

« … ils disent que mes fortifications et mes tranchées, ça ne sert à rien. C'est vrai qu'on ne verra jamais ici l'ombre d'un Boche. Mais quel honneur pour Clocher-les-Bécasses d'être une ville fortifiée ! C'est ce qu'il ne veulent pas comprendre.

« Je commençais à être lasse, et j'ai été contente, quand j'ai pu m'asseoir chez mes parents. J'ai eu bien de la joie de les revoir, mais j'en ai pas eu autant de trouver chez eux l'oncle et la tante Quillouch, et surtout ma cousine Marie qui a toujours des choses désagréables à dire à tout le monde.

« Ça n'a pas manqué. Elle a dit : « Paraît, Bécassine, que tu vas travailler à la mairie ; alors on y fera encore plus de bêtises qu'avant. » J'ai bien vu que l'oncle Corentin avait envie de la claquer…

« … mais il s'est contenu ; il m'a dit seulement de venir avec lui à la mairie. Là, il m'a montré mon bureau, à côté du sien. Sur la porte, y a écrit : « Bureau de M Bécassine, adjointe au maire. » Marie peut dire ce qu'elle veut : ça donne de la fierté d'avoir une pancarte comme ça sur sa porte !

42

Chaque mardi, il y a foire à Clocher-les-Bécasses. Le train amène la moitié environ des marchands et des bêtes. Les autres, au beau temps de la paix, venaient en charrette, ce qui mettait une animation joyeuse devant l'auberge du bourg.

Mais la plupart des fermiers ont eu leurs chevaux réquisitionnés. Il leur faut faire la route à pied. Même en partant à l'aube ils arrivent tard, et, beaucoup d'acheteurs étant déjà pourvus, ils vendent mal.

Ils ont adressé une réclamation à M. le maire. Ce difficile problème lui a fait passer bien des nuits blanches ; enfin il a trouvé une solution qui lui paraît excellente : c'est de n'autoriser les ventes que quand tous les marchands seront présents. Il a rédigé un règlement en ce sens.

On doit l'appliquer pour la première fois le lendemain de l'arrivée de Bécassine. L'oncle sera obligé de s'absenter toute la journée, mais sa nièce le remplacera. « Je compte sur toi, lui dit-il avec solennité ; je te recommande le tact, l'esprit de justice ; …

« … avec cela on met tout le monde d'accord. Il faut aussi de la fermeté. S'il y a des récalcitrants, le père La Pipe les rappellera à l'ordre… Vous entendez, père La Pipe, beaucoup de fermeté ; du reste, vous obéirez en tout à M l'adjointe. — Compris, monsieur le maire. »

Le marché ouvre d'ordinaire à neuf heures. À neuf heures moins cinq, le père La Pipe paraît sur le champ de foire, déjà encombré ; il exécute un sonore roulement de tambour qui assemble la foule autour de lui, tire un papier de sa blouse et lit :

« Par ordre de M. le maire et de M l'adjointe, il est défendu de vendre avant que tout le monde soit arrivé, sous peine de cent sous d'amende. Quelques murmures s'élèvent ; mais on constate qu'il ne manque qu'un seul marchand. Sans doute il arrivera bientôt. On se résigne.

Àce même moment, le retardataire se hâtait sur la route, menant une bande de dindes. Soudain, une auto passe en trombe.

43

Les bêtes, effrayées, se sauvent dans les champs ; leur maître a beaucoup de peine à les rassembler et, quand il l'a fait, éreinté, trouvant l'heure trop tardive, il prend le parti de rentrer chez lui.

Cependant, sur le champ de foire, on s'impatiente, on s'énerve. D'aigres propos circulent. Marie Quillouch va de groupe en groupe soufflant la rébellion.

Devant la mairie, des gens crient : « Faut commencer ». Bécassine paraît sur le perron. « Tout le monde est-il arrivé ? demande-t-elle. — Non, il en manque un. — Alors, on peut pas commencer : ordre de M. le maire. »

Mais un vieux fermier se détache du groupe. Il est de ceux qui sont venus par le chemin de fer, et ceux-là, affirme-t-il, sont les plus à plaindre. Car les autres auront tout l'après midi, tandis qu'eux devront quitter la foire à deux heures, pour ne pas manquer leur train de retour ; ça n'est pas juste. « Il a raison, concède Bécassine. Faut de la justice ; l'oncle l'a dit. Faut traiter tout le monde pareil.

« … Eh bien, la foire sera fermée à deux heures. » Et, sans s'occuper de la clameur de réprobation qui accueille ses paroles, elle rentre dans la mairie.

Àdeux heures précises, le père La Pipe reparut sur la place. Il fit un nouveau roulement de tambour et cria : « Par ordre de M l'adjointe, la foire, qu'a pas pu être ouverte, est fermée. » De véritables hurlements répondirent à son annonce.

Ils parvinrent jusqu'à Bécassine qui, bravement, se précipita pour haranguer la foule et la calmer. Des cris hostiles, des poings tendus, des projectiles variés l'accueillirent. Son père se distinguait parmi les plus furieux.

Il se lança sur elle en vociférant : « Tu m'empêches de vendre mes poules, des poules qui me coûtent si cher à nourrir ! C'est-y que tu veux me ruiner ? Tiens, voilà pour toi, mauvaise fille. » Et la pauvre Bécassine fut giflée à tour de bras.

Le soir, en rentrant, oncle Corentin lui a demandé : « Tout s'est-il bien, passé ? Les as-tu mis d'accord ? » Bécassine répondit avec simplicité : « Oncle, pour ce qui est d'être d'accord, ils ont été bien d'accord : papa m'a flanqué des claques et les autres m'ont flanqué des trognons de choux. »

44

Depuis de longues années, le vieux Kerhuel est chef de gare à Clocher-les-Bécasses. Métier peu fatigant : il consiste à regarder passer, deux fois par jour, un train minuscule, généralement vide de tout voyageur.

Il n'y a d'animation à la gare que les jours de marché ; il y en a eu beaucoup lors de la foire mouvementée que nous avons racontée. Bousculé, invectivé par les fermiers furieux de n'avoir pu vendre leurs bêtes…

… le père Kerhuel, qui n'y pouvait rien, a été si ému que ça lui a, comme il dit, « tourné les sangs ». Il a dû se mettre au lit ; il devra y rester quelques jours. Il s'agit de le remplacer.

C'est l'objet d'une délibération au conseil municipal. Chaque conseiller propose sa femme ou sa fille et vante longuement ses mérites. M. le maire prend la parole le dernier : « Moi, dit-il, je propose Bécassine. »

« Elle fera des bêtises crie l'oncle Quillouch. — Elle n'en fera pas, affirme l'oncle Corentin, et elle veut bien travailler sans être payée. » Ce dernier argument ayant rallié tous les suffrages, Bécassine est nommée chef de gare intérimaire.

Elle prend aussitôt possession de ses fonctions, et l'oncle Corentin lui explique minutieusement ce qu'elle aura à faire : Bécassine est initiée à la distribution des billets, à la manœuvre de la bascule aux bagages et cela lui paraît fort amusant.

« Et puis, ajoute l'oncle, faut étudier mes règlements. Lis les affiches placardées dans la salle. » Restée seule, Bécassine étudie consciencieusement les affiches qui toutes énoncent des défenses et interdictions diverses.

… car à la gare aussi, M. le maire fait sentir son autorité despotique. Tandis qu'elle se livre à ce travail, un voyageur entre. C'est un placier en cidres, pacifique et d'aspect réjoui. Il va au guichet qui est fermé, et frappe longuement.

Bécassine est maintenant perchée sur une chaise, s'efforçant de lire une affiche placée très haut. « Quoi que vous voulez ? » demande-t-elle. Surpris d'abord par cette voix tombant du ciel, l'homme s'approche : « Je veux un billet pour Quimper.

45

« — Vous avez-t-y une permission de M'sieu le Maire ? — Non. — Alors, j'peux pas donner de billet. C'est écrit dans l'affiche de là-haut. Tenez : grimpez sur la chaise pou voir. » Mais le voyageur préfère ne pas grimper sur la chaise, qui lui paraît fragile pour sa pesante personne, et aller chercher sa permission à la mairie.

Cependant, midi sonne ; c'est l'heure de déjeuner Bécassine déballe les provisions qu'elle a apportées. Mais il fait chaud dans la petite gare, tandis que sur la voie il y a de l'air et de l'ombre.

Le train ne doit passer que dans deux heures. Bécassine installe donc sur les rails sa table et sa chaise et se met à manger avec son appétit habituel. Elle en est au des quand le voyageur reparaît.

« — Dites-moi, Mam'zelle, M. le maire était parti déjeuner chez lui. Où est-ce, chez lui ? — Tenez, là, à ce bouquet d'arbres, » répond Bécassine en montrant une maison de l'autre côté de la voie.

« — Bon, j'y vas. » Le voyageur s'engage sur les rails. Mais Bécassine s'est dressée devant lui : « Défense de traverser la voie, crie-t-elle ; faut prendre par le passage à niveau. — Ne vous fâ-

chez pas. Ça fait bien de la défense, tout ça ; mais moi, je suis respectueux de l'autorité et des règlements. »

Le passage à niveau, situé à côté de la gare, est confié aussi à la garde de Bécassine. En un clin d'œil, elle prend les insignes de sa fonction, canotier de toile cirée et drapeau rouge, puis bondit jusqu'à la barrière.

Et quand le voyageur, qui a dû faire un détour, y arrive, il la trouve en faction. « Vous voulez passer ? — Vous le savez bien. — Vous avez-t-y une permission de M. le maire ?

« — Mais non, puisque je vais lui en demander une. — Alors, défense de passer. — C'est idiot, à la fin ! » proteste l'homme. D'un ton glacial, Bécassine lui enjoint de se montrer plus respectueux pour M. le maire ; puis, conciliante : « Du reste, y a moyen de s'arranger…

« … à trois minutes d'ici vous trouverez un trou dans la haie. Passez par là : je ferai exprès de regarder d'un autre côté. »

46

Quand la guerre a éclaté, Marie Quillouch, la cousine de Bécassine, venait d'être fiancée au fils d'un fermier des environs, Alain Lanec. Alain est parti avec les autres garçons du pays. Il y a eu des adieux émouvants ; Marie a beaucoup pleuré.

Ce n'est pas qu'elle soit très éprise de son fiancé : Marie est peu sentimentale ; mais toutes ses contemporaines sont mariées ;

elles la plaisantent d'être encore fille et lui prédisent qu'Alain ne voudra plus d'elle à la fin de la guerre. Cela enrage Marie.

Un matin, le père Lanec est venu trouver Quillouch : « Voisin, lui a-t-il dit, faut marier nos enfants. — Après la guerre, c'est convenu. — Non, tout de suite ; ça fera bien voir Alain de son capitaine qui n'aime que les hommes mariés, et Marie touchera 25 sous par jour comme femme de mobilisé.

« — Ça, dit Quillouch, c'est des raisons sérieuses. Eh bien, on les mariera quand Alain aura une permission. — Pas besoin d'attendre ; maintenant ça peut se faire sans que le mari soit là. C'est marqué sur le journal de ce matin. » Quillouch prit le journal et lut…

… la loi nouvelle, dite du mariage par procuration, qui autorise l'époux absent à se faire représenter à la mairie par une personne de son choix. « Ça me paraît faisable, dit-il, mais faut que je consulte mes femmes. » Il les appela.

Mise au courant, Marie se sentit au comble de ses vœux. Cependant, comme elle a l'esprit de contradiction, elle prit son air le plus pincé et prétendit qu'elle ne consentait que pour faire plaisir à son beau-père. « Et toi, demanda Quillouch à sa femme, quoi que t'en dis ? »

D'un air encore plus pincé, M Quillouch répondit : « Faudra donner un déjeuner, ça coûtera gros et on n'est guère riche dans le moment. — Ça c'est vrai, fit Quillouch, et c'est aussi une raison sérieuse ; j'y avais pas pensé. »

Le père Lanec représenta qu'en temps de guerre, on pouvait faire un déjeuner simple, avec des choses bourratives et bon mar-

ché, des pommes de terre, du boudin. « Je fournis le boudin, conclut-il, j'en ai chez moi qu'est un peu sec, mais encore bien mangeable. » Cette promesse généreuse enleva les dernières résistances.

47

Restait à désigner celui qui représenterait Alain : « Je veux qu'il ne soit pas marié et qu'il ait air d'un soldat, dit Marie. — Faut aussi qu'il ait pas trop d'appétit, rapport au déjeuner, ajouta la mère. — Réfléchissons ! » dit Quillouch. Les deux hommes s'assirent et réfléchirent si profondément qu'ils s'endormirent.

« Brusquement, Lanec ouvrit les yeux « Ça y est, cria-t-il, j'a une idée, ça m'est venu en rêve. Faut prendre le père La Pipe, il est pas marié ; il est quasiment soldat, et c'est un homme bien sobre : il ne boit qu'entre les repas. » Marie objecta qu'il était trop vieux mais son père se fâcha, lui imposa silence.

Alors ils se mirent à la recherche du garde champêtre et le trouvèrent attablé devant l'auberge. Il fut difficile de lui faire comprendre ce qu'on désirait de lui.

Peut-être même ne comprit-il pas, mais la promesse d'une invitation au déjeuner et d'un écu pour ses frais de toilette enlevèrent son consentement. L'oncle Corentin et Bécassine, qui passaient, vinrent grossir le groupe. La date de la cérémonie fut fixée et Bécassine accepta d'être demoiselle d'honneur. On lui recommanda de ne parler à personne de ce mariage par procuration, qui, étant une nouveauté…

… ferait peut-être rire dans le pays. Mais il est difficile à Bécassine de tenir sa langue. Le soir, quand Marie est arrivée à la fontaine, toutes les femmes du pays, qui s'y trouvaient assemblées, lui ont fait de grandes révérences en l'appelant « M la garde champêtre »…

… et cela a provoqué une explication orageuse entre la future mariée et sa future demoiselle d'honneur.

48

C'est le matin du mariage. Les invités et les curieux se pressent devant la maison des Quillouch. Au dernier coup de dix heures, Yann Quillouch paraît, sombre et soucieux.

Il apporte une grave nouvelle : Marie, souffrante les jours précédents, est tout à fait malade, ce matin ; le médecin lui défend de se lever. Il n'y a plus qu'à rentrer chacun chez soi. « Pas du tout ! s'écrie Lanec, qui tient au mariage immédiat…

… le père La Pipe remplace Alain ; y a qu'à prendre quelqu'un pour remplacer la mariée. Bécassine par exemple. » Les invités, qui craignaient de perdre le déjeuner promis, approuvent avec enthousiasme. Bécassine est enchantée. « Ça sera très drôle, une vraie comédie ! » déclare-t-elle.

Le cortège se forme. Bécassine marche au bras de son oncle Quillouch, mais à chaque instant, elle butte contre des cailloux, manque de tomber. « Regarde donc à tes pieds, lui dit son cavalier impatienté. — Je peux pas, oncle, faut que je louche en regardant le bout de mon nez, pour ressembler à Marie. »

Àla mairie, l'oncle Corentin très majestueux, attend la noce dans la grande salle, « Je ne vois pas la mariée, dit-il, surpris. — Elle est malade, explique Lanec. Bécassine la remplace ; ça peut-il aller comme ça ?

« — Oui, répond l'oncle Corentin, la loi le permet, mais c'est ennuyeux, il faudra refaire tous les papiers, des papiers si compliqués ! Enfin, j'arrangerai cela.

« … Maintenant, dépêchons-nous : tout le monde assis ; les mariés sur les fauteuils. » Bécassine s'empare du fauteuil de droite ; l'autre reste vide, le père La Pipe s'étant placé debout derrière M. le Maire, comme il a l'habitude de faire les jours de mariage. « Eh bien ! le marié… » dit l'oncle Corentin.

« — On demande le marié, crie La Pipe d'une voix de stentor. — Mais c'est vous. — Ah ! oui, c'est moi le marié… Faites excuse, je peux pas me mettre ça dans la tête. » Et il va enfin s'asseoir.

49

… en écrasant dans sa hâte les pieds de Bécassine qui l'appelle « grosse bête de maladroit ». M. le Maire calme la dispute, puis pose les questions réglementaires, mais embrouillant les noms des vrais mariés et ceux de leurs représentants.

« Père La Pipe, demande-t-il, voulez-vous prendre pour épouse Marie Quillouch ? — Jamais de la vie, elle est trop laide et trop méchante. — Mais c'est pas pour vous que vous répondez, c'est pour Alain Lanec. — Comme ça, je dis oui. — Ça va bien. »

Non, ça ne va pas bien, car M Quillouch s'est levée, furieuse, et invective le garde champêtre, lui reprochant d'insulter sa pauvre fille absente et malade. On a beaucoup de peine à la calmer. Jamais on n'a vu un mariage si mouvementé…

M. le Maire en perd la tête. « Et toi, Bécassine, reprend-il veux-tu prendre pour époux le père La Pipe ? — Hi ! hi ! hi ! fait Bécassine, qui s'amuse tellement qu'elle ne peut parler. — C'est pas une réponse ; dis oui ou non ! » Elle parvient à prononcer le oui d'une voix mourante suffoquant de rire.

Sa gaieté gagne les assistants, provoque une heureuse détente. Tous se lèvent, s'embrassent, même M Quillouch et le garde champêtre. « Ça va bien, ça va bien, répète l'oncle soulagé. Allez vite à l'église, vous êtes en retard. Moi, j'arrange les inscriptions sur les registres et je vous rejoins. »

Le cortège se reforme, mais au moment où il va atteindre l'église, l'oncle Corentin apparaît, courant de toutes ses forces. « N'entrez pas, crie-t-il tout confus. Y a eu erreur, j'ai marqué sur les registres La Pipe et Bécassine au lieu d'Alain et Marie.

« — Alors, me v'là pour la vie mariée à La Pipe ! Je veux pas ! proteste Bécassine. — Tu n'es pas mariée ; c'est nul, c'est à recommencer un autre jour. Je vais m'excuser auprès de M. le Curé… Aussi, c'est trop embrouillant ces manigances de procuration ! »

Comme le déjeuner était préparé, les gens de la noce manquée sont allés le manger. Mais le repas a été lugubre. Et l'on a aigrement critiqué le boudin du père Lanec, sec comme corde. « Bah ! a déclaré Bécassine, toujours philosophe, avec beaucoup de moutarde, ça peut aller tout de même.

50

« Le lendemain de ce drôle de mariage où, l'oncle Corentin s'est embrouillé dans les inscriptions, il y a eu séance du conseil municipal. Les conseillers sont jaloux de l'oncle, parce qu'il a des idées trop grandes pour eux. Ils lui ont cherché un tas de chicanes.

« L'oncle Quillouch, surtout, et le père Lanec étaient comme des furieux. « Quand on ne sait pas seulement marier les gens, qu'ils criaient, on ne se mêle pas d'être maire. » L'oncle Corentin s'est croisé les bras et il a dit : « C'est bien, je donne ma démission. »

« C'qu'il avait l'air majestueux !... Ça leur a imposé ; ils n'ont rien répondu. Alors il est sorti tout d'un coup, et il a manqué de me jeter par terre : car faut que j'avoue que j'étais derrière la porte à regarder et écouter.

« Il m'a conduite dans son bureau et il m'a dit : « Je secoue la poussière de mes souliers sur ce pays d'ingrats : je ne veux pas y rester. Je vais aller me reposer au bord de la mer, à Port-Balec. Mon enfant, je t'emmène. »

« On est parti le lendemain. Comme l'oncle n'était pas en train de causer, à la gare de Quimper je lui ai demandé de m'acheter un journal illustré que j'ai vu à la devanture de la marchande,

« Je l'ai lu pendant tout le trajet. Ça parlait des bateaux que les sales Boches coulent avec leurs sous-marins, y avait des images et des histoires sur les pauvres naufragés. J'en avais la chair de poule.

« … On arrive à Concarneau. L'oncle me mène au port ; il me montre un embarcadère et il me dit de me promener pendant qu'il fera des courses en ville, qu'on se retrouvera au ponton à trois heures pour prendre le bateau et traverser la baie.

« — Comment ! que je crie, on va aller sur mer !… C'est pas des choses à faire !… Des fois qu'on rencontrerait des sous-marins ! » L'oncle a ri ; il a dit qu'ils ne pouvaient pas venir dans la baie, qu'il y a trop de rochers et pas assez de fond, et un pêcheur qu'il a appelé a parlé comme lui.

51

« Malgré ça je me sentais guère rassurée ; alors j'ai été sur la grève regarder si je voyais rien de dangereux en mer. Ça semblait bien paisible. Mais voilà que j'aperçois des petites choses qui paraissaient flotter. Je m'expliquais pas ce que c'était.

« Je grimpe sur des rochers pour mieux voir, et, tout d'un coup, je me rappelle ce que j'ai lu dans le journal : que les sous-marins, ils se dirigent avec une petite machine qu'est sur l'eau, un périscope ça s'appelle… Bien sûr : c'est ça que je vois là, j'en compte une bonne douzaine…

« … preuve qu'y a toute une flotte de sous-marins cachés qui nous guettent. D'émotion je me laisse tomber dans une flaque, et je réfléchis. L'oncle est si brave, que je me dis, qu'il voudra partir tout de même. Comment faire pour pas se noyer ?

« Y a qu'un moyen, c'est d'avoir chacun une bonne ceinture de sauvetage. Je galope à la ville. Je fais cinq ou six magasins : pas

de ceintures nulle part. « Par ici, me dit un marchand, on n'en vend jamais. »

« … les pêcheurs les font eux-mêmes avec du liège. » Alors, j'ai acheté du liège, des fils de fer ; j'ai pris aussi des vessies chez le charcutier ; et je suis retournée à mon petit coin de la grève où j'ai travaillé sans perdre une minute. Un peu avant trois heures, les ceintures étaient finies.

« J'en mets une, j'attache après les vessies bien gonflées. Ça me faisait comme des petits ballons tout autour de moi.

« Je cours à l'embarcadère. Tout le monde s'est tordu de rire en me voyant, excepté l'oncle Corentin… Oh ! lui, il ne riait pas ! Il m'a grondée de nous avoir rendus ridicules, et puis de mes craintes : « Une Française ne doit pas avoir peur », qu'il a dit. J'ai essayé de m'excuser en lui parlant des périscopes. Justement le bateau a passé tout près, je les lui ai montrés.

« Cette fois, il n'a pas pu s'empêcher de rire : mes périscopes c'étaient tout simplement des flotteurs de filets de pêche… Ça ne fait rien, j'ai été contente quand on a eu débarqué. C'est plus facile d'être brave par terre que sur la mer. »

52

« En arrivant à Port-Balec, on a déposé son baluchon à l'hôtel, et puis on a été sur la plage. Il faisait beau, la mer était toute bleue, et beaucoup de personnes se baignaient. Ça m'a donné envie de faire comme elles, et je l'ai dit à l'oncle.

« Bonne idée, qu'il a répondu ; tu vas profiter de notre voyage pour apprendre à nager. Tiens, regarde le mouvement : un, les bras en avant ; deux, les bras étendus, trois, les mains sous le menton. » J'ai fait comme lui, ça allait bien.

« Quand j'ai voulu faire marcher les jambes en même temps, ça a été moins bien. J'ai dégringolé trois ou quatre fois. Alors l'oncle a décidé de me faire donner des leçons par Jean-Louis, le maître baigneur, qu'est son ami.

« Je les ai trouvés ensemble quand je suis sorti de la cabine où je m'étais habillée pour le bain. Jean-Louis m'a prise par la main ; nous sommes entrés dans l'eau. « Attention aux sous-marins ! » a crié l'oncle pour me taquiner.

« Il a eu tort de crier ça : ça m'a fait revenir ma peur. Pendant que Jean-Louis me tenait et me répétait : « Une, deux, trois… trop vite les bras… les jambes sont en retard, » je regardais de tous les côtés avec inquiétude, et sans beaucoup l'écouter.

« Tout d'un coup, je sens quelque chose qui me frôle, qui s'entortille dans mes pieds. Ça m'affole ; je bouscule Jean-Louis, je me redresse…

« … et me voilà partie à galoper vers la plage en criant : « Un sous-marin !… Il me tient… Il veut pas me lâcher ! » C'était rien d'autre qu'un gros paquet d'algues.

« Ah ! l'oncle n'était pas content. Il m'a dit : « Tu es stupide… Tu me fais honte !… » Moi aussi, j'avais honte de ma bêtise, et, c'est drôle, ça m'a fait tomber toute ma peur.

« Je me suis rhabillée bien vite, j'ai couru à ma chambre. Faut vous dire qu'il m'était venu une idée : c'était de faire oublier ma

sottise par un coup superbe, en prenant un sous-marin à moi toute seule… un petit, bien entendu. J'ai relu mon journal illustré…

53

« … et j'y ai vu qu'ça se prend comme les poissons, au filet. J'ai pas eu de peine à me faire prêter un filet par un pêcheur. Et puis j'ai été m'installer au bout de la jetée, et j'ai regardé tout partout.

« Je me disais : « Si y a un sous-marin, c'est là qu'il viendra, vu qu'il y a plus d'eau et que c'est une bonne place pour guetter les bateaux. » Je faisais semblant de pêcher à la ligne, pour que les gens qui passaient se doutent pas de mon projet : des fois qu'y aurait eu un espion parmi eux !

« Il était déjà tard, les promeneurs étaient partis dîner et j'allais faire comme eux, quand, tout d'un coup, je vois un bouillonnement dans l'eau, et une espèce de boule ronde en métal qui apparaît. « C'est le sous-marin, que je me dit.

« Et voilà que ça se dresse, ça grimpe aux crampons.

« J'avais jamais entendu parler d'un sous-marin grimpeur, mais les Boches ont tellement d'inventions du diable ! Je me cache derrière le parapet et quand la chose ronde apparaît au-dessus et va le franchir…

« … je lui jette mon filet, je l'embarbouille dans les plis et je tire de toutes mes forces. Ça dégringole en faisant un grand bruit de ferraille.

« Le cœur me battait, mais j'avais pas peur. Je criais : « Un sous-marin ! Je tiens un sous-marin ! » Le gardien du phare entend, fait jouer sa sirène d'alarme. En un clin d'œil tout le pays était sur la jetée.

« On débarrasse le sous-marin, tellement empêtré dans le filet qu'il ne pouvait plus faire un mouvement… Et alors, une fois de plus, tout le monde se met à se moquer de moi. Mon sous-marin c'était un brave homme qui travaille à des réparations au pied de la jetée,…

« … habillé d'une drôle de façon pour tenir dans l'eau, un scaphandrier qu'on a dit. J'étais bien vexée. J'ai promis à l'oncle Corentin de plus m'occuper des affaires de la marine. C'est trop compliqué pour moi. »

54

« Je viens d'avoir une grande joie ; j'ai reçu une lettre de ma chère maîtresse, M de Grand-Air, où elle me marque de lui trouver une villa parce qu'elle va venir à Port-Balec avec sept de ses enfants pour les guérir à l'air de la mer.

« Ses enfants, c'est les blessés de son hôpital : elle les aime tant qu'elle les appelle toujours comme ça. J'ai montré la lettre à l'oncle Corentin et on a été chez la loueuse M Paterne.

« Elle nous a récité je ne sais pas combien de noms de villas à louer, et puis elle a déplié des plans avec des tas de raies et de chiffres, que ça ressemblait aux cartes qu'y a sur les journaux

pour expliquer les batailles. Elle voulait nous faire choisir là-dessus.

« Moi, que j'ai dit, je comprends rien à vos manigances de plans. Allons visiter les villas. — Lesquelles ? qu'elle a dit. — Toutes, que j'y ai retourné ; quand j'ai une mission de confiance, je marchande pas ma peine. » Elle a fait la grimace, vu qu'elle craint la marche.

« Mais j'ai tenu bon. On est parti, et on l'a fait bien trotter, la pauvre dame. « Ils vont me tuer ! » qu'elle gémissait ; et elle transpirait tant que j'ai cru qu'il n'en resterait pas. J'ai eu pitié d'elle et je lui ai acheté une serviette qui lui a été bien commode pour s'éponger.

« À chaque villa, je regardais bien partout, cave et grenier compris ; y avait toujours quelque chose qui me plaisait pas. Alors on repartait pour une autre, et M Paterne recommençait à transpirer et à dire qu'on la tuait.

« L'oncle Corentin, lui, répétait : « Faut vingt mètres cubes d'air par lit. » Il avait lu ça le matin dans mon manuel de la Croix-Rouge. Il prenait des mesures, et puis il s'embrouillait dans ses calculs et ça prolongeait la visite.

« Après la sixième villa, la loueuse était quasiment rendue. Elle s'est laissée tomber assise sur la plage ; l'oncle et moi, nous nous sommes donné aussi un peu de repos, et on a causé. M Paterne a demandé : « Elle est donc bien difficile, votre maîtresse ?

« — Pas pour elle, que j'ai dit, mais y a jamais rien d'assez bien pour ses enfants. — Elle en a beaucoup ? — Dans le moment, sept

seulement ; d'autres jours ça va jusqu'à trente, quarante. » Fallait voir…

55

« … la tête de Mme Paterne ! Dame ! elle pouvait pas deviner qu'on parlait de blessés et pas de vrais enfants. Elle a dû nous croire fous ; elle nous a dit de finir tout seuls de visiter, et elle est partie presque en courant, comme si on lui faisait peur.

« Ce serait trop long de raconter tout en détail nos recherches. On a fini par trouver quelque chose de très bien. Pendant deux jours, on a nettoyé et rangé avec des femmes du pays, et c'était bien propre et bien en ordre quand Madame est arrivée avec ses militaires.

M Paterne était venue, par curiosité, pour voir ma maîtresse et ses sept enfants. Elle a compris la farce que je lui avais faite. « Cette demoiselle Bécassine, qu'elle a dit, elle a toujours le mot pour rire ! » Un des sept, que les autres appellent le Parisien…

« … a crié : « Alors nous nous entendrons ; j'aime les gens qui rient ; voulez-vous qu'on soye amis, mam'zelle Bécassine ? » On s'a donné une grande poignée de main, et c'est vrai qu'il doit être bien gai, vu qu'il a ri pendant cinq minutes en me regardant, et il répétait : « C'qu'elle est drôle ! » Pourtant, j'ouvrais pas seulement la bouche.

« Le lendemain, j'ai trouvé nos blessés dans leur salle de récréation, en train d'écrire des adresses sur des cartes-vues du

pays. Un d'eux, un zouave, m'a dit qu'ils envoyaient ça à leurs parents, à leurs camarades, et aussi à leurs marraines de guerre.

« Et ils m'ont demandé si j'avais des filleuls. « Mes filleuls, que j'ai fait, c'est toute l'armée française, vu que j'aime tous les soldats français. » Ils ont trouvé ma réponse superbe et ils ont battu un ban en mon honneur. Mais le Parisien a dit : « Tant de filleuls que ça, c'est comme si on n'en avait pas du tout… Mamzelle Bécassine, il vous faut un vrai filleul…

« … Voulez-vous être la marraine d'un de nos camarades qui va venir ici bientôt ? Il vous fera honneur : c'est un prince. »

J'ai été éblouie et j'ai accepté tout de suite. Je suis bien fière, mais bien intimidée aussi, en pensant que je vais être la marraine d'un prince !

56

« Aussitôt que j'ai eu accepté d'être la marraine du prince, le Parisien lui a écrit. Il m'a dit de faire aussi une lettre, et il m'a dicté l'adresse : M. le prince Boudou de Tombouctou, soldat de 2 classe par protection, Hôpital de Roses-sur-Loire.

« J'ai reçu la réponse deux jours après. Je l'ai lue, et puis j'ai pris le lorgnon de Madame pour la relire, parce que je croyais que je voyais mal. Sur la lettre, y avait : Roucouca roucoucou, troulalatou. Naturellement, j'y ai rien compris.

« Le Parisien m'a dit : « Le prince ne sait pas le français, il écrit dans sa langue ; heureusement le zouave connaît la langue

de Tombouctou ; il va traduire. » Le zouave a expliqué ces drôle de mots. Ça voulait dire des choses très gentilles pour moi.

« Ils m'ont recommandé, je sais pas pourquoi, de ne rien dire de mon marrainage à ma maîtresse. Le matin de l'arrivée, Madame m'a dit que les soldats iraient chercher Boudou à la gare, que je le fasse déjeuner, et puis qu'après il viendrait lui parler.

« J'ai expliqué tout ça aux soldats, que j'ai trouvés en train de s'astiquer à fond, de se faire une tenue princière, comme ils disaient. Ils sont partis à la gare.

« On les attendait sur le perron, l'oncle Corentin et moi. Pour faire honneur au prince, l'oncle avait préparé un discours et il avait mis son écharpe de maire, quoiqu'il est plus maire. J'étais bien impatiente de voir mon filleul. Il est arrivé, avec les autres qui l'entouraient et qui lui faisaient des grands saluts. Et alors j'ai manqué de tomber par terre d'étonnement… Le prince c'est un nègre, noir comme a de l'encre…

« … un beau nègre, du reste, avec un uniforme de spahi qui lui va joliment bien. L'oncle en a oublié son discours. Le prince a fait un petit pas de danse (paraît que c'est la façon de saluer de son pays), et il a dit : Youyou bono lariradondé, que le zouave a traduit : « Je suis très heureux d'avoir une si charmante marraine. »

« On est entré dans le réfectoire, où j'avais préparé son couvert. Et voilà tout d'un coup qu'il crie : Boubouf, en roulant des yeux, en faisant claquer sa mâchoire, et avec un air si féroce !… Les autres paraissaient terrifiés ; ils me disent : « Il demande à manger ; servez-le vite ; il a sa crise…

« … il est terrible quand sa crise le prend. » Je tremblais comme la feuille ; je lui ai apporté tout ce qu'y avait dans le garde-manger. Il s'est mis à dévorer, et ça l'a calmé. Il avait repris son bon air, même il pouffait de rire en regardant ses camarades.

« Mais le Parisien et le zouave m'ont expliqué que ses parents, les rois de Tombouctou, avant l'arrivée des Français, mangeaient leurs prisonniers, que ces habitudes dégoûtantes de sa famille, ça lui revenait, et que, par moment, lui aussi, il avait des envies d'être trop potage (Bécassine veut dire sans doute antropophage.)

« Leur histoire m'a rendu toutes mes craintes. Aussi quand je l'ai eu conduit au petit salon, je suis restée à guetter près de la porte pour voler au secours de ma bonne maîtresse si la crise recommençait.

« Et qu'est-ce que je vois ! Pas plus tôt entré, voilà ce Boudou de malheur qui prend la main de Madame, et qui se penche dessus à presque la toucher de ses grandes dents blanches. Alors mon sang ne fait qu'un tour, et je me précipite en criant :

« — Encore une crise !… Méfiez-vous, Madame ! Le trop potage va vous manger le bras ! — Êtes-vous folle ? a dit Madame. Boudou me baise tout simplement. » Et elle était bien mécontente. Lui, s'était redressé ; et il a commencé à s'excuser et à expliquer en français… car il sait très bien, le français…

« … que c'était une farce que le Parisien et le zouave ils m'avaient faite d'accord avec lui. Les autres étaient venus à mes cris. Madame les a un peu grondés, mais gentiment ; à la fin elle a ri,

et moi aussi. Je ne leur en veux pas de leur farce, et je suis fière d'être la marraine de Boudou.

« C'est bien un prince, le fils d'un petit roi du côté de Tombouctou ; mais il a été recueilli tout jeune, orphelin, par des missionnaires. Il a été élevé par eux ; il s'est engagé et il a gagné la croix de guerre en se battant comme un lion, qu'a dit Madame, qui m'a raconté sa vraie histoire.

« Il travaille pour être peintre. C'est peut-être ce qui le rend farceur : paraît que tous les peintres le sont. Il a commencé mon portrait, et il l'enverra au Salon après la guerre, si c'est réussi. Moi, je trouve ça superbe, bien ressemblant,… peut-être un peu flatté. »

58

Mde Grand-Air est rentrée depuis quelques jours à Roses-sur-Loire. Un matin, Bécassine lui apporta une lettre qu'elle lut avec une vive agitation. Nous allons nous transporter au lieu d'où venait la lettre et vous raconter ce qu'elle exposait.

C'est en pleine forêt vosgienne, au seuil de l'Alsace reconquise. Non loin de l'ancienne frontière, se dresse le manoir de Valrose. Il arbore fièrement nos trois couleurs et le drapeau de la Croix-Rouge. Entrons.

Dans le petit salon, nous trouvons Bertrand de Grand-Air. Il a le bras droit en écharpe. Écrire lui étant difficile, il dicte la lettre qui tant a surpris sa tante. M Thérèse de Valrose fait office de secrétaire.

Bertrand a été blessé. Depuis un mois, il est l'hôte de Valrose. Il a été traité en enfant de la maison par les châtelains, Alsaciens ardemment Français. Thérèse l'a si bien soigné que la convalescence s'avance à grands pas.

Bertrand et Thérèse sont jeunes et charmants ; vous ne serez donc pas surprises d'apprendre que le matin même Bertrand a demandé la main de son infirmière. Pour toute réponse, M. et M de Valrose l'ont embrassé en l'appelant « mon fils ».

La lettre raconte ce joli roman à M de Grand-Air ; elle sollicite son consentement et sa présence. Bertrand la signe, puis se hâte de la porter au courrier de la poste, dont il entend le grelot sur la route.

Retournons auprès de M de Grand-Air. Son agitation n'a fait que croître : « Bécassine, dit-elle, mon neveu Bertrand se marie… en Alsace… Nous partons tout de suite… Préparez notre bagage… Pourrons-nous arriver ? » continue la marquise.

« … C'est difficile d'aller si près du front… surtout deux femmes seules… Si encore il y avait un homme pour nous accompagner. — Il y a moi, avec votre permission, Madame la marquise, » dit l'oncle Corentin.

« — Comment, vous consentiriez, mon bon Monsieur Corentin !… » L'oncle consent à tout, sauf à rentrer à Clocher-les-Bécasses. C'est pour fuir ce pays où on l'a méconnu qu'il a suivi sa nièce à Roses-sur-Loire. Une heure après, tous trois sont à la gare.

59

Nul incident marqua le voyage, jusqu'à l'endroit où nos amis quittèrent le chemin de fer. C'était un petit bourg vosgien regorgeant de soldats. À l'auberge et en ville, tous les lits étaient réquisitionnés pour l'armée.

Mde Grand-Air commençait à craindre de passer la nuit à la belle étoile quand une brave femme lui offrit de l'emmener à sa ferme. « Sans indiscrétion, demanda-t-elle, peut-on savoir ce qui vous amène en Alsace ? » M de Grand Air lui raconta les circonstances du voyage ; la fermière, M Odile, s'enthousiasma au récit de ces fiançailles de guerre.

« Mais, s'écria-t-elle, on ne vous laissera pas passer ; les consignes sont si sévères pour les personnes étrangères au pays ! Il n'y a qu'un moyen, mettez des vêtements alsaciens ; je vous en prêterai ; et je vous conduirai en disant que vous êtes des parents à moi, réfugiés. »

Mde Grand-Air résista longtemps : elle a horreur des plus innocentes supercheries. Enfin les instances de M Odile la décidèrent, le trio était presque méconnaissable quand il repartit le lendemain matin, sous la conduite de l'excellente fermière.

Il faisait un temps superbe ; le cheval trottait allègrement et l'on approchait de Valrose. Soudain, le commandement « Halte ! » retentit, et un officier accompagné de quelques soldats barra la route. M Odile débita aussitôt le petit discours qu'elle avait préparé.

Mais l'officier regardait attentivement M de Grand-Air. Il dit en souriant : « Madame la marquise, votre neveu m'avait préve-

nu de votre arrivée probable : pour plus de sûreté, il m'avait montré votre photographie. Soyez la bienvenue ; le déguisement était inutile. » M de Grand-Air remercia, à la fois enchantée de cet heureux dénouement, et un peu confuse.

60

Depuis deux semaines que dure le séjour à Valrose, M de Grand-Air n'a pas eu un seul reproche à adresser à la fidèle Bécassine.

Elle s'en étonne, s'en inquiète presque : « Vous n'êtes pas malade, Bécassine ? » L'oncle Corentin lui pose la même question pendant qu'ils se promènent dans l'immense forêt de sapins. Non, Bécassine n'est pas malade ; mais ce pays si différent du sien, le grondement presque continuel du canon…

… les détachements qu'on rencontre souvent, revenant de la bataille, et à qui elle distribue des provisions, du tabac, tout cela la fait réfléchir, lui révèle la grandeur horrible de la guerre, et donne à sa physionomie une gravité inaccoutumée.

Ce matin, Bécassine est descendue pour des achats au village. Elle y arrive au moment où les enfants sortent de l'école. Bécassine adore les enfants ; elle regarde ceux-ci, leur sourit. Ils la regardent aussi, un peu intimidés par cette figure nouvelle, surpris par le costume breton qu'ils n'ont jamais vu que sur des images.

Mais voici qu'une blondinette, toute rieuse, de figure mutine, s'avance, fait un grand salut et dit : « Bonjour, mademoiselle Bécassine ». Encouragées par son exemple, ses compagnes à leur tour saluent, répètent : « Bonjour, mademoiselle Bécassine ».

Bécassine s'étonne : « Vous me connaissez donc ? — Mais oui, explique la blondine : nous lisons des journaux français, la Semaine de Suzette… Nous connaissons toute votre histoire ; nous vous aimons beaucoup. » Et Bécassine s'émeut. Elle sent qu'elle les aime de tout son cœur, ces petites sœurs lointaines, redevenues françaises…

… et qu'elle aime à travers elles les chères provinces que la vaillance de nos soldats reconquiert. Bécassine est comme soulevée au-dessus de ses idées habituelles. Les larmes aux yeux, elle embrasse la blondine…

61

Puis elle visite le village ; on ne lui fait pas grâce d'une seule des vieilles maisons à pans de bois. « Pour la fin, dit une des fillette, nous avons gardé la maman cigogne. Nous allons vous apprendre sa chanson. » On lui montre l'oiseau dans son nid.

Et, bien alignées, les petites chantent le vieux refrain alsacien :

Cigogn', cigogn', t'as d'la chance
Tous les ans tu vas en France.
Cigogn', cigogn', rapport'-nous
De là-bas un p'tit pioupiou.

« Avant, explique la blondine, il fallait se cacher, parce que l'instituteur était un méchant Boche : maintenant, c'est le bon monsieur Muller, qui faisait déjà la classe avant 70… Il chante avec nous. » Et M. Muller étant survenu, on reprit en chœur la chanson de la cigogne.

Le lendemain, ce fut le mariage. Beaucoup de camarades de Bertrand purent y venir entre deux combats. Et Bécassine eut la joyeuse surprise de voir arriver aussi son cher Zidore ; il avait obtenu de permuter pour servir aux côtés de Bertrand, qui, guéri, devait bientôt retourner au front.

Àla sortie de l'église, Bécassine se trouva séparée du cortège par ses petites amies qui s'étaient précipitées autour d'elle. À ce moment une sonnerie de clairon retentit ; là-bas, un détachement d'alpins apparaissait. D'un pas allègre, il déboucha sur la place.

Le porte-étendard haussa le drapeau.

Froissé, troué de blessures glorieuses, il claquait dans le vent, étincelait dans le soleil. Et c'était l'image de la France meurtrie, mais héroïque ; sûre de son droit, forte de sa bravoure, confiante en la victoire.

Gravement, militairement, tous saluèrent.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/B%C3%A9cassine_pendant_la_-guerre. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.